

Le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
TÉL. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Étranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2843-74

Optimisme de commande !

Les artistes et la crise

Goût national de l'ignoble. Fontaines : l'homme qui pisse, l'homme qui crache... Tristesse d'une ville sans fleuve. On pense ici en bande. (Baudelaire.)

Un groupe d'artistes, peu nombreux à vrai dire, — quelques peintres et dessinateurs — vient d'organiser ce qu'on a appelé une « croisade de l'optimisme », ceci dans le dessein de combattre la crise. Le dessein de ces dessinateurs est en soit fort louable. Pourquoi faut-il qu'ils aient si mal réalisé et qu'ils en soient venus à penser que c'était l'optimisme qui, quelque jour, vaincrait la crise?

Certes, l'optimisme n'a rien de haïssable, mais je crois bien qu'il ne se commande pas : on n'est joyeux ni optimiste par devoir ou par persuasion et la crise se soucie peu d'adversaires aussi platoniques qui disent : « Je ris, donc je suis joyeux », ou « Je crache sur la crise, donc la crise a vécu ».

Quant à la qualité de cet optimisme, qui vous apparaîtra qu'il était bien douteuse quand vous saurez que le clou de cette manifestation n'était autre qu'un défilé devant la statue de Manneken-Pis et la remise à icelui d'un chapeau à plume et d'une lavallière.

J'ai assisté à cette manifestation bouffonne, — mais d'assez loin pour éviter qu'on ne me confonde avec les manifestants —, j'ai suivi le cortège serpentant dans la ville, j'ai vu l'au-bade à la place de Brouckère et les discours à Manneken-Pis, et j'en reviens écaillé.

Eh! quoi, c'est donc ça, l'optimisme : ces cris de Sioux sur le pérystyle de la Bourse; c'est donc ça, le non-conformisme : cette soumission docile à la première injonction d'un agent priant que l'on circule; c'est c'est donc ça, l'esprit et l'originalité : cette pitié devant la statue que je n'ai que trop nommée?

Il y avait là M. l'Echevin des Beaux-Arts, en personne, actant au nom de la Ville de Bruxelles le geste des artistes — comme si toute la corporation se trouvait engagée dans cette pantalonade! Il y avait là aussi, hélas! James Ensor que l'on déplore de voir engagé dans aventure si pitoyable. Pour le reste : cent badauds stupéfaits, deux caméras avides de grotesque et une vingtaine d'artistes dont trois ou quatre seulement ont l'estime des gens de goût et qui se trouvaient là certainement par erreur.

Ce monument de Manneken-Pis, pour y revenir, n'est certes pas déplaisant en ce qu'il témoigne d'un passé frondeur, et ses vertus folkloriques ne nous laissent point insensibles; mais encore faut-il qu'on ne le prenne pas au sérieux et qu'on évite de le saluer comme le symbole de l'originalité, de la grâce et de l'esprit.

Or, c'est là, justement, ce qui advint; c'est là ce qu'on peut laisser aux gens du commun; c'est là ce à quoi aucun homme d'esprit ni de talent, ni de quelque noblesse ne peut collaborer.

Depuis les trois à quatre cents ans que ce Manneken-Pis pisse du haut de son socle, toutes les corporations du Royaume — les épiciers et les quincailliers, les joyeux chasseurs de prinkères, les marchands de crabes et les vendurières (comme on dit chez

nous), quelques bataillons d'artilleurs, des agents de change et des dentistes — ont tenu à s'incliner devant son charme étrange, ont tenu à venir en bande le voir pisser, ont louangé son geste et l'ont doté d'insignes et de costumes faits à l'image des leurs et qui ne peuvent que rappeler qu'eux aussi font couramment ce geste. Franchement, il n'y a pas de quoi se vanter!

Mais, que voulez-vous : ça, c'est l'esprit belge...

Grâce aux dieux, les artistes n'étaient pas encore tombés dans cette grossière plaisanterie. Aujourd'hui, ça y est! Vraiment, oui, on aura tout vu. Ces artistes qu'on croyait sensibles, intelligents et distingués, n'ont eu de cesse qu'ils n'aient atteint en ridicule et en grotesque les épiciers et quincailliers qu'à l'instant je vous désignais.

Et de les voir et de les entendre, me revient à l'esprit ce propos de Baudelaire qui fait l'exergue de cet article : « Goût national de l'ignoble. Fontaines : l'homme qui pisse, l'homme qui crache... On pense ici en bande... » Hélas! comme c'est vrai, et pourquoi faut-il que ce soit des artistes qui se prennent à justifier le dit du grand poète! Certes, oui, j'ai défendu et je défends encore que les artistes doivent aller au public, que rien n'est plus vain que la sottise tour d'ivoire en quoi si volontiers ils se confinent; mais s'ils vont au public, de grâce, qu'ils le fassent dignement! Qu'ils aillent à lui, les mains pleines d'œuvres et de talent, l'esprit ouvert à ce qui est beau et accessible à ce qui est noble; qu'ils ne flattent point les tristes penchards de ce public vers tout ce qui est vil, banal et coutumier. Manneken-Pis et l'art, les artistes et la vulgarité feront toujours mauvais ménage. L'art est une chose avec quoi le médiocre n'a vraiment rien de commun. Mille regrets, Messieurs, je ne suis point des vôtres! Et avec moi, quelques-uns, vous pouvez m'en croire.

Quelques-uns qui pensent, comme moi, que les artistes ne sont pas faits pour saluer Manneken-Pis; pour s'incliner devant M. l'Echevin des Beaux-Arts dont nous nous foutons, Messieurs, plus encore que lui-même se permet de se foutre de nous; pour faire le pitre à la place de la Bourse jusqu'à l'instant qu'un agent de M. Max nous prie de circuler; pour dire que nous pissons sur la crise — comme vous le dites — alors que c'est bien elle qui pisse sur nous.

C'est que, voyez-vous, je pense à d'autres manifestations où les manifestants quelque peu plus nombreux et, sans conteste, plus sincères, se moquant de M. Max, et de l'agent et de Manneken-Pis, professaient hautement que la crise, on ne la tuerait qu'avec l'odieuse régime qui nous est dévolu et se gardaient bien de rire d'une époque qui donne davantage à pleurer.

Ceux-là, Messieurs, ne pensaient pas en bande; plus nombreux qu'eux, si nombreux soient-ils, étaient les niais, les lâches, les dociles, les soumis, les conformes, les officiels, les braillards, tous ceux qui font le bêtail humain que les artistes ont mission d'éclairer et non de suivre.

Pierre FONTAINE.

LE COIN DU HIBOU

Mort aux vaches!

Il ne m'arrive que fort rarement de lire des journaux séditieux. Je suis hibou de Belgique, hibou né en nos zones tempérées et, comme tel, grand partisan du juste milieu et d'un middelmatisme bien compris.

Pour une fois, je ne regrette cependant point d'avoir acheté une feuille qui, à ce que je vois, est dirigée par un certain M. Henri Barbusse. J'y ai trouvé un long reportage sur la guerre civile en Autriche. Ce reportage, c'est Monsieur Ilya Ehrenbourg qui l'a écrit et, ma foi, pour autant que je puisse en juger, avec beaucoup d'objectivité.

Il nous relate quelques faits qui honorent particulièrement les très pieux chancelier Dollfuss et son Eminence Grise le vice-chancelier Fey. Tortures et pendaisons, sang et deuil, ces messieurs de la très catholique réaction autrichienne se sont particulièrement distingués. Durant une quinzaine de jours, les bons bourgeois ont mangé du prolétaire, ont massacré, trucidé, décerelé du socialiste avec un enthousiasme évangélique.

Alors, dans tout ça, arrive M. Kupka.

Tandis que les obsués tiraient sur Floridsdorf et écabouillaient une dizaine d'enfants que M. Fey n'avait pas voulu laisser évacuer, tandis qu'on transportait en civière un ouvrier grièvement blessé et qu'on l'arrachait à cette civière pour le pendre, la presse parlait avec admiration de M. Kupka, félicitait M. Kupka, encensait M. Kupka.

Qu'avait fait M. Kupka? M. Kupka avait fait admettre par la société qu'il préside, une proposition pour le moins opportune :

« Editons, avait suggéré M. Kupka, éditons une série de cartes postales qui aura pour titre : « La Danse Macabre. »

Comme moi, sans doute, vous imaginez déjà l'admirable et édifiante suite de gravures qu'on pouvait publier... Des gibets dressés, des squelettes suspendus et qui se balancent sous un ciel clair de printemps, des mai-

sons ouvrières éventrées, des cadavres en tas...

Mais telle n'était point l'intention de M. Kupka. Ce très digne citoyen, président de la « Société protectrice des animaux » de Vienne, entendait simplement protester contre... les courses de taureaux qui ont lieu en Espagne et contre les mauvais traitements infligés aux animaux en général.

M. Kupka, il faut le dire, prononça un fort beau discours dans lequel il dépeignit avec une émotion intense la mort lamentable que trouvent les pauvres taureaux en Castille. Soulé par le verbe éloquent de son président, l'assemblée décida de mettre un terme à ce scandale. Et pour donner plus de poids à son intervention, elle décida d'élire un président d'honneur dont l'autorité fut indiscutable.

Lors, fut élu, M. Fey, le vice-chancelier de sang, l'homme des Heimwehren, des pendaisons et des exécutions en masse. C'est M. Fey qui va sauver les taureaux de Castille.

On ne peut dire que je sois grossier et que j'aime user d'un vocabulaire excessif. Je vous le répète, j'estime la mesure autant dans le langage que dans la pensée; pourtant permettez-moi — j'espère ne point vous choquer — d'affirmer que mon impression est que MM. Kupka, Fey et les membres de la « Société Protectrice des Animaux » se sont livrés à une assez sinistre comédie. Et que, devant de tels philanthropes, je suis tenté de crier : « Mort aux vaches! » Meurent toutes les vaches, taureaux et veaux de Castille et d'Arragon, toutes les vaches de France et de Navarre, crévent toutes les vieilles vaches de par le monde, si leur vie est au prix d'aussi odieuses et hypocrites plaisanteries.

Il y a longtemps que je suis végétarien, mais quand j'ai lu cette histoire, je ne saurais assez vous dire avec quelle volupté, quelle rage, j'ai mastiqué un beefsteak coriace. Un beefsteak de taureau qui était peut-être de Castille...

Bubulus BUBB.

Le conflit du Reich et du Vatican



— Vous voyez, je leur envoie des bulles!

EXPULSE UNE FOIS DE PLUS !

Trotzky chassé de France

Léon Trotzky est, sans doute, la plus grande figure vivante du socialisme militant. Point n'est nécessaire d'être d'accord avec tout ce qu'il écrit et fait, pour le reconnaître. Son génie et son caractère surtout justifient amplement cette appréciation. Mais, il y a aussi la haine universelle dont il bénéficie pour le prouver.

Il est au premier rang du groupe très restreint des révolutionnaires qui paient personnellement, sans peur et sans défaillance, pour tous les crimes, les trahisons inouïes et les inqualifiables aberrations qui se commettent, depuis vingt ans, au nom du socialisme.

Des innombrables chefs social-démocrates se sont vautrés dans la boue du capitalisme et ont profité de ses ordures dorées. Le profit de Trotzky se résume en emprisonnements, exils, exécution et calomnie.

Soyons bien sûrs, cependant, que ce que Trotzky paie, pèsera lourd, un jour, dans la balance, pour l'affirmation nouvelle et prochaine du socialisme. A son tour, il fera justice de toutes les contrefaçons réformistes, staliniennes et fascistes. Tant de foi et d'ardent travail ne seront pas perdus.

Il y aura bientôt vingt ans que Trotzky fut chassé de France, une première fois, pendant la guerre.

Qui donc imaginera les dialogues ironiques que l'homme retrouvé à Barbizon hier, pourrait avoir successivement avec les « gangsters » ministériels et ministères de la politique française? Il est vrai que bon nombre de ses anciennes connaissances, glorieux auteurs de la jolie guerre et de la douce paix, ont pris soin de crever déjà. Mais, il reste cependant une affriolante séquelle de masques indescriptibles dont nulle caricature ne léguera jamais à la postérité la symbolique laideur.

Imaginez plusieurs entretiens d'un quart d'heure entre Tardieu, Daladier, Chautemps, Frot, Renaudet, Marquet, Blum, macérant dans le fumier français, d'une part, et, d'autre part, Léon Trotzky, celui qui fut chassé de Russie après avoir balayé le fumier tsariste. Les plus hautes scènes du Coriolan et du Richard III de Shakespeare ne me paraissent que de la petite bière en comparaison de cela.

Je ne sais si Trotzky aura jamais l'occasion de s'entretenir un seul instant avec Herriot. Mais, imaginez encore, si cela arrivait, le rire intérieur qui secourrait l'organisateur de l'armée rouge victorieuse, à la vue du colonel des armées de Staline.

Herriot est promu, au titre d'ami de Staline, de la technocratie et de la bureaucratie régnautes en U. R. S. S.; Trotzky est reconnu ennemi implacable de la vaste clique d'écumiers (Herriot y compris) qui ravalaient la France au niveau d'un immense repère d'apaches, d'a-

Ce soir, à la Tribune :
Grand débat-spectacle avec le concours des RENAUDINS sur ce sujet :
LA POESIE ET LE PUBLIC (Programme en page 6.)



paches qui ne paient jamais de leur personne.

Voilà qui est clair et juste, sans doute, vingt ans après le début de la guerre et dix-sept ans après le grand Octobre 1917.

XXX

Que l'Humanité, organe du parti communiste français, ne soit pas restée en retard sur l'Action Française, l'Echo de Paris, le Matin et les autres feuilles à véreux, pour exiger l'expulsion de Trotzky, voilà qui est bien aussi. De telles conclusions valent mieux que toutes les démonstrations théoriques.

Plus nous irons d'ailleurs, au cours des années qui vont venir, plus les vrais socialistes, ceux qui ne canent pas devant le trouble esprit du temps, auront à se défendre à la fois contre les bandes réformistes, staliniennes et fascistes. Ils font triangle autour du socialisme trahi, volé, démarqué et méconnu à la fois.

Ainsi la chasse organisée par la police et la politique internationale contre Trotzky, requiert une immense signification dont nous ferions bien de nous pénétrer. Le manque de protestation virulente, l'absence d'indignation vengeresse autour de son cas qui exprime si nettement la situation générale, en dit long sur la tiédeur, l'abattement, la déroute morale et la lassitude qui règnent dans les rangs ouvriers.

La force morale de Trotzky est une bien plus haute leçon que la lettre de sa doctrine. Et le socialisme ne triomphera que s'il contient, avant toute chose, une inattaquable force morale qui, elle, finit toujours par fructifier et concrétiser la doctrine.

W. VAN OVERSTRAETEN.

L'homme qui demande un chef

Nous venons encore de passer quelques glorieuses semaines qui marquent dans la vie d'un patriote. Inauguration du local de la Légion Nationale! défilé d'anciens combattants; revue des troupes; monuments; etc... Programme varié; programme choisi.

Dans les rues : des gendarmes, des policiers, des patriotes et des drapeaux. Et des saluts et des Brabançonnnes, et des « Vive le Roi! » A croire vraiment que l'homme n'est lui-même qu'en marchant au pas, qu'en s'inclinant devant quelqu'un, qu'en attendant à sa propre liberté, qu'en se privant de penser.

L'homme demande un chef et toujours il le trouve. Les vertus de ce chef ou ses défauts ne lui importent pas; il suffit à l'homme qu'on lui dise : « C'est le chef ». Qu'il s'appelle Vanden Bosch, Wagemans ou Léopold, il s'inclinera avec la même servilité, il s'inclinera jusqu'à tou-

cher le sol de sa tête vide, offrant ainsi son derrière aux passants.

Parfois, ils portent d'autres noms : Hitler, Mussolini, Staline. Mais ce sont toujours des hommes devant d'autres hommes.

Qui parle encore de dignité humaine ?

Et où sont les hommes libres d'antan !

UN CONCOURS de mots croisés

Certains professent — à tort — que le mot-croisé est un mal de notre époque, absolument condamnable. Nous croyons qu'il n'en est rien. Le mot-croisé est un jeu de l'esprit fort plaisant, pour autant qu'on n'ait point à faire usage d'encyclopédies et de dictionnaires pour le réussir. Notre intention n'est donc pas de rivaliser avec Tristan Bernard et de proposer aux lecteurs des définitions qui sont autant d'énigmes. Tout au plus nous permettrons-nous de rediger nos « Cross » dans l'esprit qui est celui du journal, c'est-à-dire qu'ils seront rigoureusement non conformistes. Nous espérons que nos lecteurs prendront plaisir à ce petit jeu et qu'ils seront nombreux à participer au concours que nous organisons.

Ce concours, on s'en doute, ne sera pas doté de prix fastueux. Nous nous bornerons à donner aux concurrents la possibilité de s'abonner gratuitement au « Rouge et Noir » ou de faire servir un abonnement d'un an à qui ils nous désigneront. Il leur suffit, pour cela, de nous retourner dans les délais indiqués plus loin, les grilles des dix mots-croisés que nous publierons successivement. Il faut, bien entendu, que ces grilles soient correctement remplies.

On trouvera ci-après le premier problème à résoudre ; nous en publierons la solution exacte dans notre prochain numéro. Les lecteurs désireux de participer au concours voudront bien nous renvoyer la solution en y joignant leurs nom et adresse. L'envoi doit être adressé au « Rouge et Noir », 12, rue des Colonies, Bruxelles, et nous parvenir le lundi à minuit, au plus tard. L'enveloppe doit porter la mention : « Concours ».

PROBLEME N° 1

GRILLE A REMPLIR

1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									
12									

DEFINITIONS DES MOTS A TROUVER

HORIZONTALEMENT :

1. Vous verrez, ils nous vaudront une guerre ! — 2. Prénom d'un monsieur introuvable ; Pomme. — 3. Les soldats s'y exercent patriotiquement ; Pour lui, on vendrait son âme (argot). — 4. A cuire. — 5. Qu'on tourne et qu'on détourne. — 6. Chose qu'on s'est attribuée sans y avoir droit. — 7. Va à l'aventure ; Sert à mordre. — 8. Démonstratif ; Démonstratif. — 9. Pur ; D'aucuns devraient le faire de certains lieux. — 10 La Cour des Comptes le fait en permanence. — 11. Fit du tort ; Deux lettres de « titi ». — 12. La nouvelle âme du P.O.B. ; Les pingouins s'y assemblent.

VERTICALEMENT :

1. Nom d'un politicien sortant pour cause de rentrées ; Initiales d'un député atteint d'ubiquité et d'omniscience. — 2. Le précédent l'est de tout le monde ; Article renversé. — 3. Nos rois s'y adonnent une fois l'an (mot composé) ; Roi de Juda. — 4. Les deux extrêmes d'un rail ; Entrée d'un bois ; Pièce de Van Lerberghe. — 5. Fin de participe ; Citadelle du marxisme, d'après la « Libre Belgique », et pépinière de budgétivores, d'après la « Gazette », ou encore : fait entendre des voix ; On l'est souvent. — 6. Tuer. — 7. Plus d'une administration l'est. — 8. Par le trou de la serrure ; Deux lettres de Poë ; Pronom. — 9. Synonyme du journaliste conformiste ; En voulant l'obtenir, les peuples la menacent.

Justin Sauvenier est mort

La presse anversoise, la littérature française de Belgique viennent de perdre un de leurs plus vigoureux défenseurs. Justin Sauvenier est mort, à l'âge de 36 ans, emporté par une crise d'urémie. Nous perdons un talentueux adversaire, catholique passionné, sans sectarisme, un de ces hommes sincères et remuants qui, même dans l'autre camp, laissent de profonds regrets.

Né à Barchon, le jeune Sauvenier se trouva bientôt aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence. De condition modeste, il lutta tant qu'il put, et cumula bientôt les fonctions de professeur du Lycée-Albert et de l'Institut Belpaire, à Anvers, de journaliste au *Neptune* et de littérateur. Cette activité prodigieuse le conduisit rapidement aux portes de la mort.

Il laisse une œuvre importante, pleine de qualités et de vie, qui n'était cependant que la première partie d'une production prometteuse.

Sauvenier débuta fort jeune dans la littérature. En 1922, il fit paraître un recueil de poèmes : *Les Ailes divines*, suivi en 1924, de *Miroir d'une Ame*. En 1928, il publia une pièce en trois actes : *Je ne sais plus rien*. Il est l'auteur de plusieurs comédies, parmi lesquelles *Péché d'autrui*, *Femme*, *L'Instinct innassouvi*. Parmi son œuvre de romancier, nous notons *Une femme s'en alla* et quelques romans encore inédits. Ses ouvrages d'essai critique : *Edmond Glesener* (1929), *André Maurois* (1932) et *Léon Daudet* (1933) le montrent sous l'aspect d'un ardent et complet essayiste. Son étude sur Daudet, *L'humaniste rabelaisien*, est une défense du polémiste et l'argument de Sauvenier : « Daudet polémiste et investigateur par conformation intellectuelle » est suffisamment logique pour permettre une discussion courtoise.

Au moment de sa mort, il préparait une biographie de Grétry. S. d. G.

Un monsieur qui ne comprend pas

Nous avons publié, dans un de nos derniers numéros, l'écho suivant :

UN SCANDALE PERMANENT

Le général von Einem, ex-commandant de la 3e armée allemande pendant la guerre, et âgé de 81 ans, est mort.

Dans son lit !

Un rédacteur de « Vers le Vrai », chargé de la chronique de l'esprit, reprend cet écho et le commente : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne comprends pas. Ça doit être de l'humour... »

Eclairons ce naïf par quelques échos qu'il comprendra tout aussi difficilement :

DES SCANDALES PERMANENTS

MM. les Maîtres de Forges qui ont fourni quantité de matières premières aux Allemands, durant la guerre, n'ont jamais été condamnés.

Tous sont membres de la Légion d'Honneur et bons patriotes.

MM. Léon Daudet et Mauras, qui se sont mis à l'abri, à Bordeaux, pendant la guerre, donnent des leçons de patriotisme, aujourd'hui, aux anciens combattants.

MM. Léon Daudet et Mauras sont de grands patriotes.

Beaucoup de soldats sont morts pour la France, au Maroc. Aujourd'hui, on apprend qu'il s'agit de puits de pétrole et de gisements de phosphate et de potasse.

M. Horace Finaly est un grand banquier et le maréchal Lyautey est son ami.

Beaucoup de journaux sont aux ordres de la finance et de l'industrie. D'autres ne sont que les organes camouflés de groupements politiques réactionnaires.



Spa

Les journalistes sont tous des esprits libres et indépendants.

Arrêtons-nous ici. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Comme le journaliste de « Vers le Vrai », nous ne comprenons plus. Mais là, plus du tout ! Serait-ce de l'humour ?

De la rue au prétoire

Sous ce titre, nous avons publié le 11 avril, la relation du procès intenté à M. Delsaux, accusé d'avoir voulu entraver la vente du mobilier d'un chômeur à Mons.

M. H. Delsaux nous écrit à ce sujet :

« Ce n'est pas par hasard que je me trouvais à cette vente ; si je suis intervenu c'est par solidarité pour le chômeur, il est vrai ; mais, avant tout, je suis membre du Parti communiste... Là où l'on commettra tout acte contraire à l'intérêt de la classe ouvrière, il se trouvera toujours des multitudes de Delsaux pour indiquer la ligne juste que le Parti Communiste nous donne à suivre... »

Voilà qui est fort bien dit et nul plus que nous, ne souhaite que toutes les multitudes de Delsaux, à l'intérieur et à l'extérieur du Parti Communiste, empêchent que les chômeurs soient jetés sur le pavé après avoir dû assister à la vente de leur pauvre mobilier.

Il est vrai que pour nous, il ne s'agit pas tellement de la ligne juste d'un parti politique mais d'une simple et élémentaire question d'humanité.

M. Delsaux nous demande encore de signaler que son avocat M. Fonteyne s'est solidarisé avec lui devant le tribunal. Ce qui est fort bien et courageux et nous rend l'avocat et son client des plus sympathiques.

Aussi les félicitons nous très chaleureusement, à condition toutefois que ce ne soit point à s'écarter de la ligne juste.

TRIBUNE LIBRE

Communisme et christianisme

Vers un communisme chrétien

Le communisme est à base de réalisme machiavélique. En quoi il est conservateur. De même que Marx dont tout le système s'appuie sur la vieille notion des classiques, celle de la valeur, ainsi le communisme prend comme point de départ l'éternel pragmatisme qu'on retrouve à la source de toutes les « Politiques ». En quoi il est non seulement conservateur, mais aussi utopique.

Le christianisme, lui, qui n'est, dans son essence véritable, ni acceptation ni consécration de la réalité mais lutte contre ce qui n'est pas l'esprit, reste la seule doctrine authentiquement révolutionnaire et efficace. Pas de bonne politique sans un solide noyau mystique, les meneurs le disent. D'où la force et la pérennité de l'Eglise catholique chez laquelle le noyau central de foi et de révolte s'enveloppe d'une pulpe de calcul. Mais où est sa force, est aussi sa trahison. Sans doute le but justifie-t-il les moyens, encore faut-il que ces moyens ne finissent pas par devenir eux-mêmes le but.

Par un curieux renversement des choses, il semble aujourd'hui que le noyau de l'Eglise soit le temporel — noyau somptueusement revêtu du grand message chrétien — tandis qu'au contraire, les pionniers de l'U. R. S. S., dans leur tentative de dresser en face du vieux monde capitaliste où s'exacerbe un égotisme fou, un nouveau monde sans Dieu mais où le MOI se perd dans l'ivresse de collaborer à une œuvre que le dépasse — paraissent animés par un mysticisme que voile à peine la logomachie antireligieuse des marxistes dits orthodoxes.

C'est que, pour durer, l'Eglise possède une étonnante aptitude à s'adapter à tous les milieux. Il est vrai qu'aujourd'hui elle joue le jeu du capitalisme. Que demain la Révolution triomphe dans le reste de l'Europe et lui tende la main, et l'éternel concordat pourra mieux que jamais se réaliser.

Mieux que jamais, certes — à cause de l'antagonisme foncier qui met aux prises le régime dans lequel nous vivons et l'enseignement de l'Eglise, et d'autre part à cause des exigences de cet enseignement qui tendent à le rapprocher du communisme. Pour redevenir elle-même, l'Eglise n'aurait qu'à adhérer au communisme, et celui-ci n'aurait sa pleine signification que s'il s'intégrait dans un cadre authentiquement religieux.

Qu'est-ce qu'un capitaliste ? Un homme qui prend plus qu'il ne donne. Le communiste ne prend jamais, il partage ; il fait dans le relatif, dans les étroites limites de ce monde matériel, ce que le chrétien fait en plus dans l'au-delà. Mais cette distinction est arbitraire, « car le spirituel est lui-même charnel », comme dit le poète. Un communiste est un chrétien qui n'a retenu du Christ que le plus fruste de son message, et en a élagué les branches qui montent trop haut, qui s'enracinent dans le ciel.

Mais c'est précisément cet enracinement dans l'au-delà qui fait d'une croyance une foi, de l'œuvre d'un jour une œuvre durable. Quoi qu'on dise, l'homme pour agir a besoin de croire en quelque chose qui le dépasse ; l'élan le plus puissant est celui qui nous pousse non vers le merveilleux, qu'il faut laisser aux enfants, mais vers l'impossible. Le merveilleux, c'est le tracteur, ce *deus ex machina* qui, dit-on, entretient l'exaltation des masses russes. Mais quand ces enfants seront passés à l'âge mûr, quand leur croyance aura croulé, quelle foi leur sera donnée ?

×

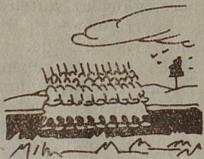
Quand se rendra-t-on compte que le moment des petites querelles anticléricales est décidément bien fini ? Il y a les hommes qui veulent la paix, et il y a les autres. Et les bavardages de meeting ne peuvent qu'apporter de la confusion dans ce problème, et faire oublier cette distinction élémentaire, la seule qui tienne.

Ces messieurs de la Phynance savent de toute éternité qu'il n'y a d'union possible que celle des intérêts ; ils savent aussi quelle division précieuse constitue pour eux la lutte entre les ouvriers et petits bourgeois dits de gauche et ceux dits de droite. Malheureusement une union entre eux ne peut servir « qu'à la masse » ; par contre — puisque les nient — elle ne peut que nuire aux « partis ». Sans doute les partis sont-ils nés pour sauver la masse, mais eux aussi ont oublié leur but initial, et ils ne songent plus aujourd'hui qu'à « sauver le Parti ». D'où la tragique incohérence dans laquelle nous vivons.

Roger BODART.

DE DEUX CHOSES L'UNE

Colonisation pacifique



Pacifiquement, la France et l'Espagne poursuivent l'occupation du Maroc. Le sang des soldats espagnols et français rougit par endroits le sable du désert. Des milliers d'hommes sont tombés.

M. Lerroux, président du Conseil, vient de déclarer qu'en ce qui concerne l'occupation du territoire d'Ifni, il y avait là d'importants gisements de potasse et de phosphates.

Pour compléter les renseignements de M. Lerroux, il est nécessaire d'ajouter qu'une société hispano-française est déjà constituée pour l'exploitation de ces gisements.

Colonisation, civilisation, culture. Bobards !

Lisez pétrole, lisez phosphates ou potasse. Des hommes meurent pour ça.

France, la douce...

On a appris également ces derniers temps, pourquoi une nouvelle avance des troupes françaises au Maroc avait eu lieu.

Vous avez lu l'histoire de ces puits de pétrole qui étaient en feu ? Ça ne vous dit rien ça ?

A présent, l'incendie est éteint. Et l'on exploite sans doute déjà ces puits. Le pétrole coule à flots dans les pipes-lignes... L'or afflue dans les coffres des banquiers français et de M. Horace Finaly, en particulier.

Naguère, c'était le sang des

soldats français qui coulait là-bas. Les Parisiens chantaient alors : *Sous le soleil marocain*.

La presse chantait qu'il fallait des renforts et de nouveaux crédits pour la « pacification » du Maroc. La presse qui appartient à M. Horace Finaly et à ses amis banquiers et Maîtres de Forges, exigeait qu'on accepte les plans du maréchal Lyautey. Coïncidence, le maréchal Lyautey est un bon ami de M. Horace Finaly.

Tout ça, vous le voyez, c'est très compliqué. Mais ça peut se résumer : On agite un drapeau, on bat le tambour, des hommes se font tuer, d'autres touchent des dividendes... Et allez-y : c'est pour la France, la culture latine et la *Marseillaise* !



Étudiez cet Horace !

On a beaucoup parlé de M. Horace Finaly, ces derniers jours. C'est un journal anglais *The Clarion* qui a attaché le grelot. D'autres journaux ont traduit cet article en oubliant d'indiquer leurs sources. Simple omission.

The Clarion dénonce précisément l'intervention de M. Finaly au Maroc. Mais il établit également que toute la campagne menée autour de l'affaire Stavisky par la presse parisienne, les journées de février et le gouvernement des décrets-lois Doumergue sont dus à l'initiative de M. Finaly qui veut établir le fascisme en France.

N'avions-nous pas raison lorsque nous disions, au moment même des émeutes, que la campagne Stavisky était menée par des banquiers et des Maîtres de Forges. En effet, M. Horace Finaly est l'allié de Wendel et Schneider.

Ce sont eux qui vont rétablir « un pouvoir propre » en France...

Le fascisme marche et pose ses jalons...

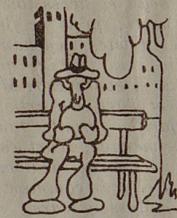
Il sera donc interdit, désormais, à nos fonctionnaires d'être membres des Dinassos, des milices de la Légion Nationale ou des milices de défense ouvrière. M. Max a aussitôt emboîté le pas, évidemment.

Il y a bien un certain article dans la Constitution qui garantit aux Belges la liberté d'association, mais ça n'a aucune sorte d'importance. Il est vrai que, comme le dit Léo Campion, nos ministres et M. Max sont plutôt des faibles de constitution...

Hélas !...

Le baron James Ensor président des banquets, organise des manifestations en l'honneur de Manneken-Pis, prononce des discours dans lesquels il fait l'éloge de M. Max, participe avec frénésie à une campagne qui pue le bluff.

Bravo ! baron. Hélas ! James Ensor...



Heureusement...

On a pu lire récemment dans la chronique de la Bourse du *New York Times*, l'écho suivant qui est assez édifiant :

« Le retard apporté dans la destruction du café au Brésil a provoqué, hier, la panique dans nos cercles commerciaux. L'émoi fut provoqué par le fait que durant la première moitié du mois de février on n'avait détruit que 46.000 balles alors que durant la seconde moitié de l'année 1933 on anéantissait mensuellement 1.290.000 balles de café. Heureusement, on poursuit la destruction méthodique... etc. »

La douche !

Chaque semaine que Dieu, dans son incommensurable générosité, accorde à M. Léon Degrelle, celui-ci nous lance quelque injure dans ce sous-torcheur pour bedards constipés qui a nom *Reu*. Comme les petites affaires de *Reu*, qui a prédit la mort du *Rouge et Noir*, vont fort mal — *Nation Belge* dixit — le Degrelle pique régulièrement une crise. Et il engueule nos collaborateurs, et les traite de juifs et de primaires et de crétiens.

Plusieurs psychiatres ont déjà fait leurs offres de service à M. Léon Degrelle.

Aux avant-gardes du fascisme

Noblesse belge et réaction

La noblesse, élite intellectuelle ?

La noblesse constituée-t-elle une élite intellectuelle ?

Nous avons dit dans un article précédent que la bourgeoisie radicale et égalitaire accable volontiers de ses sarcasmes les représentants de la noblesse, considérés par elle comme paresseux, ignorants et dégénérés.

La noblesse belge est assez nombreuse, elle a été suffisamment élargie par des annoblissements constants ; elle a admis assez de mésalliances avec la haute bourgeoisie, en général encore près du peuple, pour que l'on puisse n'accorder qu'une importance conditionnelle aux imputations de dégénérescence par consanguinité. La proportion d'imbéciles et d'incapables n'y est vraisemblablement pas plus forte que dans le prolétariat et la petite bourgeoisie, mais elle est plus considérable, évidemment, que dans la bourgeoisie intellectuelle où joue la sélection des études, etc.

Et cependant, la noblesse donne incontestablement une impression d'atonie intellectuelle. Nombreux dans les conseils de l'Etat et du capitalisme, on ne compte guère de nobles belges éminents par leur art, leur science, leur philosophie.

Quelles sont les causes de cette médiocrité ? Elles sont, à la fois, d'ordre social et religieux.

L'immense majorité des familles nobles appartient à la religion catholique, apostolique et romaine. Le nombre de nobles libéraux, athées et francs-maçons est insignifiant et semble diminuer depuis l'époque du libéralisme de Frère-Orban. Les nobles voltairiens, si nombreux à la fin du dix-huitième siècle et dans les années révolutionnaires du dix-neuvième, n'ont point exercé d'influence durable et la noblesse belge, en tant que classe, adhère à un conformisme religieux rigoureux.

Ce n'est point ici le lieu de discuter des mérites de la religion catholique ; toutefois, il sera permis à un matérialiste de constater que le catholicisme n'est pas, comparé au matérialisme et au relativisme, générateur d'esprit critique, de libre-pensée. Certes, le catholicisme revendique à juste titre la large place qu'il fait à la liberté humaine. Mais, aux yeux d'un incroyant, cette liberté est restreinte puisqu'elle ne permet pas d'entamer les fondements de la pensée humaine. Les catholiques d'esprit tolérant reconnaissent qu'une certaine timidité d'esprit affecte plus vite les penseurs catholiques que les autres. Depuis un siècle, les grands mouvements des sciences historiques, sociales, biologiques, ont été déterminés surtout par des indifférents ou des incroyants.

De ce qui précède, il résulte qu'une classe adhérant presque tout entière à une religion s'exclut par là même des controverses sur les bases de la vie individuelle et sociale.

Enfin, le catholicisme de la noblesse est fortement attaché au formalisme, aux pratiques extérieures, si importantes dans une classe imbuë de décorum, utilisant les pratiques de la foi comme un moyen de défense de classe et de préservation sociale.

La noblesse reste attachée à des traditions chevaleresques, anachroniques, mais qui font impression et paraissent porter la marque d'un grand désintéressement. Cette tradition est un fait : elle constitue un élément de singularisation d'une classe et, par conséquent, elle est un moyen de défense sociale. Laissant de côté l'aspect esthétique de ces usages et ne considérant que leur valeur sociale, nous constatons qu'ils s'opposent à l'évolution des idées et à la précision de la pensée. La courtoisie dans la conversation, par exemple, doit faire avorter toute discussion d'idées tant soit peu serrée.

Les usages du monde, si honorés dans ce milieu, tendent toujours à effacer les personnalités, non point à les mettre en relief. Le parfait homme du monde n'a pas d'opinions tranchées et irréductibles, n'a pas d'obstination, n'a pas de curiosité, d'orgueil, de passions : « il ne se pique de rien ». De fortes influences sociales s'exerçant continuellement

dans ce sens doivent réduire les membres de la noblesse à une uniformité intellectuelle, comparable à celle de la petite bourgeoisie, encore que plus supportable dans les rapports extérieurs avec les autres classes.

Voyons ensuite l'influence de l'éducation et de l'instruction. Cette dernière, telle que la noblesse la conçoit, ne vise point à la connaissance désintéressée, à la formation de l'esprit critique, mais à des fins pratiques : réussite d'examen, conquête d'un parchemin. C'est d'ailleurs le cas pour la majorité des classes, sauf dans l'« intelligentia », et il serait puéril d'en faire grief à la noblesse.

Les deux grands agents d'éducation et d'instruction de la jeunesse noble, comme ceux de la haute bourgeoisie, sont les maîtres privés et les collèges religieux.

Sur les maîtres privés, il y a peu à dire : c'est, en général, le rebut des établissements d'enseignement privé, les débutants timides, d'origine paysanne, mi-domestiques, mi-instituteurs, commensaux secrètement méprisés des tables aristocratiques. Faut-il dire que ces tristes maîtres sont souvent choisis en considération de leur humilité, sur la recommandation de prêtres, de douairières à tendances philanthropiques, d'officiers bien-pensants ? Enfin, leur fonction est amoindrie parce que confondue avec la surveillance des soins corporels, des repas des enfants. Les enfants nobles, éduqués à la maison, sentent qu'ils sont instruits par des inférieurs sociaux, que leur science ne leur confère aucun prestige, aucune autorité ; de l'obscurité des maîtres, ils ont vite fait de conclure à celle de l'instruction.

L'éducation donnée par les collèges est infiniment meilleure. Certains prêtres-professeurs acquièrent sur leurs élèves et les parents une autorité extraordinaire, un prestige dont ils font un large usage. Le niveau des études est également plus élevé.

Mais dans ces collèges, dirigés dans la plupart des cas par les Pères Jésuites, l'enseignement est finaliste et l'instruction reçue n'apparaît que comme un moyen, non comme une fin : elle est ravalée au niveau de l'éducation proprement dite. La place considérable (dans le cadre des programmes légaux, bien entendu) réservée aux langues mortes, aux classiques, l'influence toujours présente de la religion et de la morale religieuse n'orientent certainement pas les esprits moyens vers le libre-examen, réduisent les potentialités des esprits originaux et indépendants qui, éventuellement, ne s'affranchissent qu'après des luttes morales tort douloureuses qui aboutissent à un véritable déclassement.

La religion, le milieu social et l'enseignement tendent donc à orienter la noblesse vers un conformisme tout puissant qui l'exclut de l'élite intellectuelle mais augmente ses chances de permanence en tant qu'élite sociale, acharnée à maintenir ses avantages. Ce qui nous amène à discuter les impératifs sociaux de la noblesse, dans son rôle d'élite sociale.

Elle sera conservatrice en matière de religion, de morale, de patriotisme ; elle sera finaliste et productiviste pour faire face à ses besoins ; elle sera paternaliste et fidèle à ses devoirs chrétiens (et de classe) de charité, elle ne sera pas aussi violemment antipopulaire que la bourgeoisie libérale, bien que profondément antidémocratique. Dans la noblesse, l'individu passera après la famille, la famille après la classe, et celle-ci, considérée comme le rempart de ses composantes, passera avant tout. On ne peut refuser à la noblesse un sens assez aigu du devoir, encore que l'on puisse formuler les critiques les plus vives sur le sens donné à ce devoir. La noblesse est donc, grâce à sa formation, un excellent agent de réaction.

(A suivre.)

Marc RAMPION.

Peintres et sculpteurs régicides



Albert et Isabelle avaient pour peintre Rubens ; François I^{er}, les Clouet ; Henri VIII, Holbein ; Charles IV, Goya ; Léopold I^{er}, De Wine ; Léopold II, Gallait ; Albert I^{er}, Geleyn... Nul, même le républicain le plus passionné, devant une liste aussi éditante, n'aurait la cruauté de prétendre que nos majestés contemporaines ont toujours le peintre qu'ils méritent.

Avouons que ce décroissant est troublant et qu'il y a peu de risques de s'abuser en prédisant que celui qui sera appelé à « immortaliser » par la couleur ou par le marbre le roi actuel, dépassera en médiocrité — cela est-il donc encore possible ? — la laborieuse machine de son prédécesseur qui, récemment, a pris place au Musée de Bruxelles.

L'aéronaute-sculpteur De Soete, le premier, s'est rué au bel ouvrage. Le « Soir » du 2 février (surlendemain de la prestation de serment du roi Léopold III) nous apprenait qu'il mettait la dernière main à un buste de la reine Astrid. A l'instar de la fermeture, De Soete est le type accompli du sculpteur-éclair. Pour un sportif, c'en est un : il adore la vitesse. Il est comme ça. Et quant à placer le buste en question, ça ne pourrait tarder. Les artistes ont tort de se plaindre des difficultés présentes ; qu'ils fassent comme le De Soete. A-t-on idée de se soucier d'esthétique et de s'exprimer par l'intermédiaire, soit du portrait d'un roturier, d'un paysa-

ge, d'une nature-morte ou de tout autre prétexte aussi mesquin ?

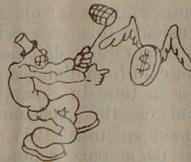
L'auteur d'un bas-relief à l'effigie d'Albert I^{er}, mauvaise caricature, ainsi que par ailleurs de la burlesque horreur qui défigure la palissade d'angle proche de la caserne de gendarmerie d'Ixelles, et qui, je crois, a nom De Breaecker ; un nommé Demanet, qui a commis le fameux manteau sur godillots dressé au centre d'une place de Namur, cet inconnu qui a sur la conscience l'inraisemblable pièce montée-érigée il y a peu à Anvers en l'honneur — c'est du moins l'intention — du Roi-Chevalier, ainsi que bien d'autres encore, auront fort probablement pâli en apprenant la promesse de leur concurrent.

Quant à Opsomer, il est toujours servi par cette veine qu'appelle sa large face rubiconde. Son grand-portrait-royal-tout-en-bois exposé, il y a quelques mois au Palais des Beaux-Arts et qui, pour des raisons plutôt extra-picturales, n'avait pu forcer les portes du Musée de Bruxelles, vient d'être repêché par la ville d'Anvers. Il sera accroché à l'hôtel de ville où viendra bientôt le rejoindre un portrait de la Reine-Mère exécuté de la même brosse.

Décidément, nous retournons au sujet, au mauvais sujet, au sujet historique. Et ce n'est pas tout, il n'est point de filon que nos chers maîtres ne soient prêts à exploiter.

Après avoir travaillé du chapeau à Bruxelles, aujourd'hui, ne vont-ils pas travailler du pinceau à Marche-les-Dames ?

L. D.



Mort d'un révolutionnaire

Ilya Ehrenbourg a publié un reportage dans *Monde* sur les événements de Vienne. Nous extrayons ce bref passage qui a trait à l'ingénieur Weissel, mort en héros.

Le bourreau ne connaissait pas la fatigue. Les condamnations à mort se succédaient. Les condamnés ne se repentaient pas et ne demandaient pas de pitié. Lorsque comparait le chef des pompiers de Floridsdorf, Georg Weissel, le président du tribunal, désirant montrer que lui aussi était capable d'un sentiment humain, dit à un journaliste anglais : « Weissel est vraiment un héros... » Ayant dit cela, le président eut un rire satisfait : il savait que le bourreau était en train de choisir pour le héros une corde bien solide.

Weissel était ingénieur. Comme Munchreiter, il appartenait à l'opposition de gauche de la social-démocratie. Il était en re-

lation avec les ouvriers communistes. Ce n'était ni un orateur de meeting, ni un théoricien. C'était un homme modeste et paisible, dont l'enfance avait été malheureuse. Il s'était instruit par bribes et avait connu la misère des son plus jeune âge. Personne parmi ses camarades ne soupçonnait qu'en cet ingénieur timide vivait une âme de héros. Au tribunal, il ne se souciait que d'une seule chose : comment sauver les pompiers ? Weissel déclara qu'il avait forcé les pompiers à se battre. « Je les ai menacés de les tuer avec mon revolver s'ils ne tiraient pas ». C'était non un accusé, mais un défenseur. Il ne pensait pas à lui. Il savait bien ce qui l'attendait. Il se contenta de déclarer qu'il croyait à la justice de sa cause et à la victoire du socialisme. Il défendit ses camarades : on leur accorda les travaux forcés. Lui, on le remit au bourreau.

La France pacifique

Un record peu enviable

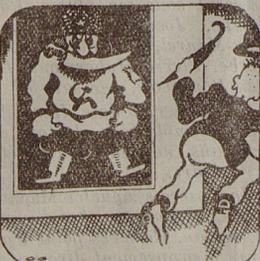
Le professeur Scrokin, sociologue d'Harvard, et le lieutenant général Golovin, ont établi une liste des guerres auxquelles ont été mêlées de façon active les huit principales nations d'Europe. Ils sont arrivés au résultat suivant : France, 185 guerres ; Angleterre, 176 ; Russie, 151 ; Autriche, 131 ; Espagne, 75 ; Italie, 32 ; Allemagne, 24 ; Hollande, 23.

Ces chiffres s'entendent pour les guerres combattues depuis l'an 933, soit depuis un millénaire.

Ce graphique indique d'autre part que la guerre mondiale de 1914-18 a été huit fois plus importante et plus meurtrière que toutes les guerres qui ont eu lieu pendant ces mille années.

Enfin, les deux sociologues ont établi que les conflits augmentent d'intensité à mesure que s'accroît le degré de culture et d'expansion économique, et ils aboutissent à cette conclusion que seul un « miracle » peut rendre possible la paix universelle.

Les travailleurs du couteau



Après le Bolchevick-au-couteau-entre-les-dents...



...voici le communiste-au-couteau-entre-les-côtes.

SUR LES TRACES DU POÈTE

Arthur Rimbaud en Ardenne

PAR ROBERT GOFFIN

ROCHE

Entre Charleville et Roche, la route serpente accrochée aux coteaux verts, délimitant des bois et des vergers. Voici, à ma droite, la route de Rethil, petite ville des Ardennes, tassée autour de son clocher et de son collège où Verlaine professait pendant deux ans.

Voici les horizons où vécut Rimbaud et qui avaient probablement affolé le « Pauvre Lélian, la vierge folle, qui avait des souvenirs et n'avait pas encore découvert, en Letinois, un remplaçant à « l'époux infernal ». Voici un cours d'eau bagné d'un pont. Je m'efforce de respirer une vieille présence. Je retrouve l'enfant sauvage et ses poèmes !

Puis la route se fend, je prends à gauche un chemin de terre à travers des campagnes plates et monotones qui sentent encore la Champagne pouilleuse. Les moissons sont coupées. Des hommes travaillent avec des chevaux et des chars. Des nuages bas fuient dans la direction de Verdun. Tout à coup un ourlet de sol coupe la platitude et, à un virage, quelques maisons jaillissent. Une vingtaine de toits et de murs qui puent l'agriculture et la reconstruction. Nous sommes dans la zone dévastée.

Dès l'entrée de Lameaux une bifurcation m'arrête ; il y a, à gauche, la route vers Rilly aux Oies et, à droite, celle vers Vouziers. Au loin, par delà des prairies et des saules-têtards, une agglomération de maisons avec une église qui gratte le ciel ; c'est Chaffely, bourg agricole sentant le fumier et la sueur, dont dépend le hameau de Roche.

Tout en haut du village, un ruisseau minuscule, assailli de nénuphars et de roseaux (du temps de Claudel, il n'y en avait que trois). C'est l'Ouercq qui traîne dans la prairie et paresse, tant il y a peu de dénivelité avant de rejoindre l'Aisne.

Je me suis couché dans l'herbe et regarde le ciel. C'est ici que vécut le « Fils du Soleil », c'est dans ce coin triste et monotone qu'il revint comme vers un banc, après avoir couru l'Europe, pour se reposer de ses vagabondages.

« Quelle chérie et quels monstres d'innocence, ces paysans ! Il faut, le soir, faire deux lieues et plus pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou. »

C'est ici qu'en mai 1872, Rimbaud vint commencer sa « Saison en Enfer », dans une petite maison aux volets verts qui est juste en face la route de Vouziers.

C'est là qu'il revint après le drame de Bruxelles, en juillet 1873, avec son bras blessé et des poèmes, c'est d'ici qu'il écrivit à Jacques Poot, 46, rue aux Choux, et envoya le manuscrit d'« Une Saison en Enfer », qu'il avait fini dans le grenier à foin.

Maintenant, je marche dans le village. J'interroge des vieilles femmes. La guerre de 1914 a tout détruit de fond en comble. Les arbres même étaient saccagés. Voici pourtant de l'autre côté de la route un immense noyer qui dut ombrager *Satan Adolescent*. Au long du jardin de la ferme, les noisetiers ont repoussé. A ma droite, une métairie à murs blancs ; c'est là que se trouvait la maison d'un certain Dufour qui allait devenir plus tard Paterno Berriehon, le beau-frère posthume d'Arthur Rimbaud.

Je pénètre dans l'avant-cour de ce qui fut la maison des Cuif. Je pousse une porte et je suis dans la cuisine où une vieille femme prépare la bouillie pour les porcs. Je m'installe, le dos à la fenêtre, et bientôt le mari vient s'asseoir près de nous. Le terrain avec la maison reconstruite a été acheté après la guerre par les époux Lefèvre. Il avait appartenu je ne sais par quel avatar, après la mort de Vitalie Cuif, à la famille Dufour ; après elle, à Paul Claudel à la grande fu-

reur des parents déshérités qui transigèrent avec ce dernier pour revendre bientôt la propriété aux Bernheim de Paris.

J'interroge et je questionne avec émotion. Justement, il y a quelqu'un de la capitale qui pourra me renseigner avec précision. C'est la comtesse de C... qui passe la bonne saison à Roche avec ses enfants et a acheté la maison des Lefèvre avec une clause d'usufruit jusqu'à leur mort. Déjà maintenant, on sent une main pieuse dans les rideaux, dans les fleurs des parterres et dans l'arrangement du décor.

Je m'arrête un moment dans l'avant-cour, c'est là, sur la droite que se trouvait le grenier célèbre ; le seuil sur lequel je pèse est celui de l'ancienne maison ; le ciel est le même, les campagnes fuient au loin, les braves vieux qui habitent la maison de Rimbaud m'expliquent leur étonnement que des gens viennent de pays étrangers pour parler d'Arthur. Le père Lefèvre se souvient de lui, avant qu'il ne soit rentré d'Afrique. C'était un grand jeune homme, aux mains calleuses, les yeux bleus ; il apparaissait de temps en temps à la ferme des Cuif que Vitalie gérait après avoir épousé un capitaine qui l'abandonna. Elle ne fut pas seulement une mère, mais aussi une épouse de fer, dure pour elle-même, dure pour les autres. Le dimanche très tôt elle partait à la messe à Chaffely avec ses enfants et pendant très longtemps les fugues d'Arthur furent le sujet de bavardage des commères.

La mère Lefèvre qui passa toute sa vie à Roche, ne se souvient de Rimbaud qu'à son retour d'Afrique avec une seule jambe. Il s'asseyait de longues heures sur un banc à l'ombre des noisetiers dans la cour et quand les douleurs le prenaient, on le montait dans une chambre du premier étage. Elle se souvient qu'à certains jours de chaleur, lorsque la nuit était tombée, les curieux allaient épier devant la maison et écoutaient Arthur, en proie au narcotique, qui délirait et jurait. Le bruit courait qu'une mauvaise maladie l'avait « rafanti » et qu'il était devenu si « innocent » qu'il fallait jouer de l'« Ariston » pour le contenter.

Le dimanche, parfois, Isabelle le promenait dans une vieille carriole que traînait le bidet « Comtesse ». — Pauvre Arthur, dit-elle, on ne savait pas qu'il serait célèbre !

La comtesse de C... me parle mystérieusement d'Arthur ; elle me montre des photos inédites, une carte-vue éditée à Vouziers avant-guerre avec la maison du poète ; la littérature du voyant l'obsède et la possède et derrière de grands yeux sombres, je devine un secret profond et humain qui doit lier la comtesse à celui qu'elle vénère.

Je retourne vers l'Ouercq ; au bout du chemin, un vieillard oppressé, impotent, se traîne vers les champs soutenu d'un côté par une canne et de l'autre par une fourche qu'il tient par le fer. Je l'interpelle ; il a un visage tout plissé avec une moustache en broussaille ; il s'appelle Renard ou Girard et me tient un long monologue

« Comment donc si j'ai connu Arthur ; j'ai 80 ans à la Saint-Jean, je suis né à Roche et connais tout le monde, les Cuif, le capitaine Rimbaud, les enfants, Dufour et surtout Frédéric qui était un copain avec qui je buvais un coup. »

« Je me souviens, Monsieur, avoir aidé Arthur à débarrasser sa jambe dans la cour par des jours de soleil ; il jurait comme un païen et se moquait de moi parce que j'allais à messe le dimanche. »

« Je ne savais pas qu'il avait fait des vers, Monsieur, avant son retour de l'étranger, il travaillait à la ferme et passait pour un domestique. Mais dites bien que sa mère et sa sœur Isabelle étaient deux fausses bigotes et que tout le monde dans le village racontait que le capi-

taine et Arthur n'avaient pas eu tous les torts de partir. »

Le brave vieillard qui revoit Arthur, fait des gestes pour m'indiquer sa taille, la hauteur du moignon, puis s'en va à pas lents vers son champ de betteraves. Il regarde maintenant le sol et pense au passé. Voici un des derniers habitants de Roche qui cunctent Rimbaud. Après lui ce sera la légende. La nuit tombe lentement. Les saules sont disparus à l'horizon et au dernier virage je n'entends plus que les enfants de la comtesse qui jouent avec des petits villageois.

ATTIGNY

C'est un gros bourg des Ardennes tout en tuiles rouges au bord des berges vertes de l'Aisne. J'ai cherché en vain le souvenir de Frédéric Rimbaud, *minus habens* qui travailla comme charretier agricole jusqu'à la fin de sa vie. Je me disais que peut-être à la veillée, il avait raconté des choses qui m'auraient intéressé. Hélas!

J'ai la bonne fortune cependant de trouver quelqu'un qui connaît Rimbaud et a des souvenirs très précis. Le docteur Beaudier est un grand vieillard à cheveux blancs, solide, bien conservé, intelligent, qui habite à main droite le pont de l'Aisne un grand bungalow sans étage.

Je sonne à tout hasard et bientôt le docteur me parle!

« C'était vers 1891 que je fus appelé auprès d'Arthur Rimbaud qui se trouvait à ce moment chez sa mère, dans une petite ferme à Roche. Il venait de rentrer de Marsaille avec la jambe droite coupée et souffrait tellement, qu'un beau matin son frère vint me quérir. Je diagnostiquai une tuberculose osseuse et lui rendit visite plusieurs fois.

Il m'est difficile de donner des précisions quand au nombre de mes visites et aux noms exacts que je lui procurai. Hélas! la guerre a passé par ici et mes fiches journalières ont été brûlées. Sans quoi...

« Je le revois encore assis dans la cuisine avec sa jambe valide sur une chaise. Il me regardait avec des yeux d'acier, pénétrants et inquisiteurs. Il sortait de son silence tête que pour jurer, comme un païen, quand je donnais des soins.

« Son état était grave. Il m'avait laissé entrevoir par des réponses brusques qu'il entendait ne plus recommencer d'opération. Sa famille l'entourait d'affections et je ne sais plus qui m'expliqua les atroces douleurs qui le faisaient géindre du matin au soir. C'est alors que je conseillai des calmants et des narcotiques dont il abusa au point que je dus intervenir.

« Une seule grande impression me reste de mes visites à Roche : c'est l'indifférence pour ne pas dire l'aversion d'Arthur Rimbaud pour sa mère. On sentait en lui un malaise physique à sa seule présence. A plusieurs reprises, pendant que je m'entretenais avec lui, elle poussa la tête dans une porte entrebaillée. Immédiatement les traits de Rimbaud se contractaient et je me souviens d'une fois, où il la rabroua vertement,

en la priant de foutre le camp. »

Et à une question que je pose, le docteur Beaudier me répond :

« Je savais qu'Arthur Rimbaud s'était occupé de littérature. Son aventure avec Verlaine avait couru la région d'autant plus que je me souviens très bien de la période où le pauvre Lélian habitait à Coullommes. Tous les enfants des villages voisins le connaissaient et l'appelaient « l'enc... de Coullommes ». Au début, je le vis plusieurs fois dans un costume excentrique d'anglais, courant les routes dans une voiture légère et s'arrêtant aux auberges pour boire avec des routiers et des mendiants.

« Puis, à peu, les derniers prestiges s'évanouirent. Il dut vendre son attelage, sortit seul et vivait dans la région de bistrot et bistrot.

« Plusieurs fois même, vers la fin, je le trouvai, ivre-mort, puant la boisson, dormant dans un fossé avec de la boue dans sa barbe. Tous ceux qui roulaient en voiture à cette époque le connaissaient et, dès qu'à distance, on apercevait un corps le long de la route, on savait que c'était Verlaine qu'il fallait charger comme un sac de pommes de terre et reconduire chez lui.

« Jamais je n'ai parlé de Verlaine à Rimbaud. Je me souviens cependant qu'un jour j'ai voulu aborder la question de la littérature et de ses poèmes. Il ne me laissa pas continuer et, avec un geste d'indignation, il me répondit froidement : « Il s'agit bien de cela, merde pour la poésie. »

« Je suis aussi certain du caractère religieux de Rimbaud. Au cours de mes entretiens, il m'apparut que le malade entretenait une fin prochaine, ce qui ne l'empêchait pas de jurer et d'avoir certaines exclamations qui en disent long sur ses croyances religieuses.

« Je le croyais définitivement fixé à Roche et comptais bien le soigner jusqu'à sa fin, qui, pour moi, ne faisait pas de doute, quand un beau jour, j'appris, je ne sais plus comment, qu'Arthur Rimbaud terrassé de douleurs et de fièvre, était reparti vers le Midi. Je ne devais plus le revoir et, lorsque j'envoyai ma note d'honoraires, sa mère me demanda de pouvoir me payer avec des livres sterling que Rimbaud avait ramené d'Egypte ou du Harrar ».

Je pars en remerciant sincèrement le docteur. Je rentre maintenant rêveur vers la Belgique. Ma route passe par Reihel et je m'arrête un instant devant le collège. Puis, bientôt, je retrouve les forêts de Belgique et Charleroi et au fond de moi-même le vrai Rimbaud que j'aime.

Robert GOFFIN.

Ce soir, à notre Tribune,
GRAND DEBAT sur
LA POESIE
avec
le concours des RENAUDINS

Léon Trotzky écrit L'Histoire de la Révolution Russe

Il est des hommes dont la destinée se confond avec les événements auxquels ils ont été mêlés, qu'ils ont, pour ainsi dire, mis en marche de leurs propres mains. Cela arrive plusieurs fois dans l'histoire, mais il est rare que de tels hommes aient eu par surcroît le temps ou la faculté de s'expliquer là-dessus, de montrer ce que furent ces forces qu'ils ont déchainées, comment ils s'y prirent et à quoi elles aboutirent. Je crois, qu'à cet égard, la destinée de Trotzky est un exemple unique. Plusieurs songent déjà — pour me l'opposer — à la destinée de Napoléon. Mais je ne trouve rien qui se rapproche du courage de Trotzky. Il y a chez Bonaparte beaucoup du condottiere, et cela se révéla le plus brutalement peut-être pendant les journées de Vendémiaire. Trotzky est, au contraire, le révolutionnaire le plus pur que je connaisse. On dira encore qu'il a trouvé, pour réaliser son génie et donner sa mesure, des occasions exceptionnelles. En 1905 comme en 1917. Sans doute. Mais je le vois aussi, et plusieurs fois, aux prises avec des forces qui le dépassent, comme jeté au fond d'un traquenard : à la tête du Soviet de Pétrograd en 1905, prisonnier de Kérénsky en juillet 1917, négociateur de la paix « honteuse » de Brest-Litovsk, accusé d'hérésie et exclu de l'Internationale communiste en 1927. Et chaque fois, il montre qu'il est tout l'opposé d'un opportuniste.

Et pourtant, quel étrange mélange d'homme d'action et d'écrivain. Au cœur même des cataclysmes sociaux, il cède à ses démons et trouve le temps d'écrire des ouvrages de doctrine, des brochures d'agitation, des articles littéraires et des études historiques. Cette *Histoire de la révolution russe* (1) qui paraît aujourd'hui en français, plusieurs ouvrages importants en annoncent longtemp d'avance la richesse et l'ampleur. Je songe, par exemple, à *Où va l'Angleterre?* et à *Europe et Amérique*, deux monuments de la pensée révolutionnaire, et à son essai sur la *Révolution permanente* qu'il faut avoir lu pour comprendre les causes profondes qui déterminèrent d'une part le triomphe de la révolution bolchevique en Russie et, d'autre part, la défaite du communisme en Allemagne en mars 1933. Mais on aurait pu croire que Trotzky ne maîtriserait pas de sitôt son instinct de pamphlétaire ni n'oublierait ses querelles personnelles avec le parti de Staline et que son *Histoire de la révolution russe* serait, somme toute, une nouvelle justification de la position idéologique qu'il avait adoptée aux

(1) Paris, Rieder.

moments les plus critiques de la révolution. Or, ces trois premiers volumes sont loin d'être cela.

Il y a chez Trotzky une singulière force de renouvellement; la faculté de concrétiser en images durables, d'une précision étonnante, le contenu et le poids spécifique des grands événements révolutionnaires qui se dérouleront de février à octobre 1917, une vision de ces événements qui tient tantôt de la chronique, tantôt de la stratégie, tantôt de la théorie marxiste. Il n'existe pas, je crois, dans toute la littérature socialiste, de livre qui, mieux que celui-là, mette fin aux équivoques qui frappent la conception matérialiste de l'histoire. De fait, Trotzky y aborde tous les grands problèmes révolutionnaires : l'action dynamique et spontanée des masses, le rôle des chefs, l'importance des facteurs humains, toutes ces misères du marxisme qu'on a, par paresse ou par impuissance, négligées ou méconnues. Il recourt aux mémoires des militants ouvriers, aux témoignages, fait état des documents officiels et de ses souvenirs personnels. Tout cela, il le rebrasse, le transmue, indique l'essentiel, colore de cet humour cruel qui lui est propre ce qui est terne ou caché, met en relief les faits capitaux et ordonne, fait revivre, ce chaos qu'est la Russie pendant les sept ou huit mois qui précéderont octobre. Chaque événement important est ainsi rattaché à l'espèce de principe de continuité qui relie les unes aux autres les forces de l'histoire. Trotzky dessine admirablement les grands processus historiques qui se succèdent et se relayent pendant ces quelques mois, montre les points faibles du parti bolchevik, la maturation politique des masses. Les thèses essentielles qu'il n'avait qu'esquissées dans ses écrits précédents se retrouvent ici singulièrement élargies, renforcées par l'épreuve des faits. On assiste ainsi, sur plusieurs plans et à travers toutes les couches sociales, dans les milieux gouvernementaux, dans les soviets, chez les Junkers, les Cadets, les Conciliateurs, les sphères du parti bolchevik, au front, parmi les paysans et les matelots, dans les salles du Palais d'Hiver, à l'enfement de la révolution d'octobre.

Trotzky décrit minutieusement les phases multiples et contradictoires de ce travail de gésine et comment une société se désagrège pendant qu'une nouvelle naît, grandit, remplace les rouges usés par des organismes neufs, élimine les vestiges d'un régime touché à mort. C'est loin d'être une relation abstraite, limitée aux seuls faits, sans force créatrice ni

prolongements dans la réalité sociale de notre époque. Trotzky, et c'est peut-être ce qui fait le prodigieux intérêt de cette *Histoire de la Révolution russe* établit à tout instant des rapprochements entre la révolution de 1917 et les autres expériences révolutionnaires de ces dernières années.

Il a été, certes, beaucoup écrit sur la révolution russe, mais aucune œuvre n'était parvenue à dégager la signification véritable des grandes forces historiques que la révolution de février lâcha à travers la Russie. Chaque fois qu'il faudra reconstituer le détail d'un épisode de ses événements, l'atmosphère des assemblées révolutionnaires (je tiens pour un chef-d'œuvre du genre la description de la Conférence d'Etat à Moscou), départager les responsabilités, les faiblesses et les positions respectives des partis, c'est-à-dire rechercher ce qui est proprement le contenu historique d'une révolution, c'est à ce livre qu'on ira puiser, tant il est riche, non seulement de souvenirs, de témoignages, de documents, mais aussi d'analyses historiques et de vues personnelles.

Le Plan Quinquennal a suscité une littérature qui n'a pas laissé un seul fait important dans l'ombre. Par contre, en Occident tout au moins, on ne connaît que fort mal les événements qui se déroulèrent en Russie de février 1917 à la Nep. Il n'est pas en dehors de *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, de John Reed, et de *L'An I de la révolution russe*, de Victor Serge, de livre qui aille plus loin que la relation chronologique des faits ou que le témoignage personnel toujours sujet à caution et dont l'intérêt est tout de même assez mince pour ceux qui veulent saisir dans sa complexité la réalité sociale d'une époque. *Histoire de la révolution russe* nous en apporte la première grande synthèse vivante.

A.-C. AYGUESPARSE.

L'Alliance des Fascismes par Dzelepy (Baudinière, éditeur, Paris.)

S'arrêtant au mois de novembre 1933, c'est-à-dire au lendemain des entrevues Dollfuss-Mussolini, ce livre paraît tronqué dans ses conclusions essentielles, et par le fait même date déjà. C'est le propre de cette sorte d'ouvrages. Ils visent plus à exposer les faits d'actualité brûlantes qu'à faire le point, et à tirer des conclusions nettes.

L'auteur ne semble guère avoir prévu les conséquences de l'alliance austro-autrichienne, de cette soumission totale au fascisme, de ce

vasselage politique qui assurait à Dollfuss une aide efficace contre le péril hitlérien au prix toutefois de sa propre indépendance et du massacre du prolétariat autrichien. Le livre se borne à n'être donc qu'un exposé des divers rapprochements nazis et fascistes, des mamours d'Hitler et de Mussolini et de leurs multiples tentatives de reviser les traités, de renverser la S. D. N. et de courir librement à un armement sans limites. Quelques lieux-communs sur le Pacte à Quatre, suprême résultat de l'alliance des fascismes, complètent l'étude.

Pourtant, si l'alliance des fascismes est une réalité et même rapidement l'Europe à une congestion impérialiste, la trajectoire des menaces indiquée par l'auteur s'avère fautive pour qui sait voir au-delà du momentané. Je le veux bien, tout semble être dit lorsque l'on a montré la volonté des dictateurs à en finir, en Europe, avec la démocratie parlementaire et avec la résistance opposée à leurs menées. Mais que deviennent dans ce cas les réactions de la masse, et ses répercussions politiques?

Et si la prochaine guerre, amorcée au profit d'une hégémonie sanglante et de dictatures implacables, sonne le glas des conceptions anciennes et menace d'anéantir un monde saturé de rancœur et de volonté de domination, ne pourrait-elle pas être le signe avant-coureur d'une civilisation nouvelle, qui, abissant la primauté de la haine et le droit de la force, serait bâtie sur la dignité morale de l'homme et sur le droit de tous à vivre, intégralement.

André CLAUDET.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

CHARLES PLISNIER

L'Enfant aux Stigmates

Roman

PRIX : 15 FRANCS

INSTALLEZ LA T.S.F. CHEZ VOUS
A PEU DE FRAIS...

La Maison E. VAN GUTSEM
96, av. Maréchal Foch Téléph. 15.28.94

Spécialiste de l'installation et de la vente
des appareils de

T. S. F.

vous invite à lui rendre visite
et vous recommande spécialement
une appareil américain de premier ordre

LE SUPERHETERODYNE

Stewart Warner

Demandez une démonstration gratuite

FACILITES DE PAYEMENTS

Les idées et les livres

Henri POULAILLE. — *Le Pain quotidien.* (Grasset.)

Henriette VALET. — *Madame 60bis.* (Grasset.)

Je n'ai pas à présenter ici Henri Poulaillé. Trop de fois déjà, j'ai dit ce que l'on devait à cet écrivain prolétarien authentique, à cet inventeur de formes, à cet animateur, à ce militant des lettres. C'est en lui que s'incarne, en France, le nouvel âge du roman. C'est autour de lui que se groupent ces centaines de jeunes ouvriers qui veulent dire la misère et les espoirs de leur classe.

De tout cœur avec eux mais n'écrivant point l'histoire des prolétaires, je suis d'autant plus à l'aise pour proclamer qu'il faut voir en lui l'une des plus vives forces créatrices de ce temps.

Beaucoup connaissaient déjà *Le Pain quotidien* qui paraît aujourd'hui chez Grasset.

Qu'est-ce que ce livre? Épopée ouvrière? Documentaire? Roman? Ou l'un et l'autre? Qu'importe? Et ces épithètes mêmes sont-elles de mise?

C'est qu'ici, le mouvement de la vie emporte tout. S'agit-il encore d'écrire? On est dans Grenelle. Les camions ébranlent le pavé. Les passants trébuchent sur le trottoir dans des enfants qui jouent. Le chanteur s'avance. Des fenêtres s'ouvrent. Il pleut des sous. On est au chaud chez le bistrot. La maison de rapport est amarrée solidement pour ne pas prendre la mer, le rêve : bateau qui ne partira jamais. Dans ces cabines, il y a des familles d'âmes qui vivent chacune pour leur compte, se cherchent. Se trouveront-elles? Les malheurs viennent : l'accident, le delirium tremens. On se serre les coudes. On fait front. Où est l'ennemi? Qu'importe?

Poulaillé ne voit pas la vie à vol d'oiseau. Comme dans les années Quatorze, on faisait la guerre sans apercevoir celui de l'autre côté, ici, on vit sans apercevoir le Bourgeois. Le bourgeois, il est au bout du

monde, dans d'autres quartiers de Paris où on ne va jamais. S'il apparaît, c'est à peu près comme en mission, dans les grandes circonstances, par exemple, sous la forme d'un candidat dans une campagne électorale. Ou alors la grève éclate, se propage, rafle tout dans les armoires, dans la casquette où on serre les sous, laisse derrière elle la faim, les yeux qui brûlent.

Il ne s'agit pas ici, comme chez les sous-Zola du Populisme, de schémas d'âmes, de types symboliques et rudimentaires. Ce sont des hommes et des femmes en chair et en os, ni bons ni mauvais, partagés, faibles, haineux et parfois saints, comme on l'est, un peu honteusement, par ce que des sentiments si singuliers, cela ne se montre pas.

Loulou Magneux, qui avez grandi dans ce climat d'âmes nues, comme il vous est facile d'être un révolté!

Rythme emporté, tourbillon de scènes à vif, mélange puissant de la force comique la plus franche et d'une émotion discrète et comme décharnée, pathétique sans cri : je crains, je

suis convaincu que Poulaillé a commencé le grand œuvre ouvrier que nous attendions.

On dispute sur la littérature prolétarienne. Et si elle est possible, demandent quelques esprits distingués. Poulaillé dit : « Écrivons. On verra. »

Et on voit.

On a vu déjà si bien, qu'à la suite de ce cet animateur, toute une cohorte s'est engagée et d'abord les Remy, les Gâchon, les Peisson, les Reboul, les Francis André, dont les livres déjà, sont les signes d'un art en pleine éclosion; vingt autres de moins grande taille, mais pleins de mérite, dont les noms se pressent sous ma plume, Rose Combe, Joseph Voisin, Bontoux-Maurel, Hisquin, Léon Gerbe, Pierre Hubermont, Lucien Bourgeois, que sais-je?

Le dernier en date, Henriette Valet, semble bien, de tous ces écrivains, ne point devoir être le moindre.

Je n'oserais signaler Madame 60bis, comme un chef-d'œuvre du roman. Ce n'est point d'ailleurs à proprement dire un roman. Je puis écrire en tous cas,

en toute tranquillité, que jamais je n'ai lu, même sous la signature d'un maître du reportage littéraire comme Ilya Ehrenbourg, un documentaire d'une telle lucidité, d'une telle puissance.

Une fille se trouve sur le point d'être mère. Après mille hésitations, l'instinct de conservation l'emportant sur les préjugés, elle se résigne à sonner à l'Hôtel-Dieu. On la conduit dans les combles, où, sous la lumière indigente des lucarnes, sont alignés des dizaines de lits. Pas une place décente. C'est un brancard que l'on dispose entre le lit 60 et le lit 61. Elle reposera là. Pour ses compagnes, pour elle-même, dans ces journées d'attente et d'angoisse, elle sera Madame 60bis.

La salle d'hôpital commence à vivre. Salle d'hôpital ou chambre d'enfer. Voici des monstres hilares et grimaçants, des chansons fausses, des gémissements, des confidences désolées, des professions de sainteté, des vices. Voici l'amour qui revient, et l'alcool. Voici l'illusion qu'on ne tue décidément point.

Institution de la charité en série, bienfaisance à bon mar-

ché, caserne de femmes, discipline du malheur. Tels passages, celui, par exemple, de l'inspection des ventres, celui de l'accouchement, évoquent les plus durs Goya, un Baudelaire qui, ayant descendu un échelon de plus dans le désespoir, se serait donné d'écrire un roman réaliste.

Une froide désolation coule à travers ces pages de craie et de plomb. On sent une âme crispée, consciente jusqu'à la souffrance, de sa misère, de celle de ses sœurs, qui replie en elle sa colère.

Si Madame 60bis devait être une vengeance contre cette société qui, ayant livré toutes vives les femmes à l'amour, les réduit à de telles prisons, je n'en connaîtrais pas de plus cruelle.

On eût pu croire qu'un livre comme celui-ci dut, à cause même du scandale qu'il représente, faire un bruit de bombe, donner à son auteur la brusque et vaste audience d'un Céline. Mais sans doute le public n'aime pas cette sorte-ci de scandale. Il craint d'en prendre sa part.

Charles PLISNIER.

LA MUSIQUE

Au Concert Defauw.

Le génie rayonnant de Jean-Sébastien Bach aveugle les dilettanti et c'est sur lui que se concentre toute la gloire du nom. Pourtant, sa famille a produit bon nombre de compositeurs et de musiciens de talent et beaucoup mériteraient un sort moins injuste que l'oubli où la postérité les laisse. Ils ont composé des œuvres qui auraient suffi à assurer la renommée d'autres musiciens.

Charles-Philippe-Emmanuel Bach, notamment, est un excellent créateur. Son œuvre influence profondément Haydn, et l'on peut dire qu'il fut le chaînon qui unit l'école de Mannheim aux grands symphonistes viennois, de Mozart à Schubert. La « Symphonie en ré », que M. Defauw dirigea dans un beau style, s'avère pleine d'intérêt et il est heureux qu'il nous ait rendu cette œuvre.

M. Huberman a retrouvé son triomphe habituel et a mis son talent et sa virtuosité au service de « Concerti » de Mozart et de Beethoven.

Concert Peellaert.

Ce chef d'orchestre de valeur continue une excellente campagne pour sortir les programmes des concerts de leur banalité et pour faire connaître les belles œuvres que l'on ne joue presque jamais, on ne sait pourquoi. Il a dirigé à ce dernier concert des œuvres de deux fils du Cantor de Leipzig : un « Sanctus » de Wilhelm-Friedeman Bach, le fils aîné, qui gaspilla des dons prodigieux au cours d'une existence d'aventures et de débauches. On reste ému devant la grandeur, la force de cette composition solidement forgée, où passe un souffle réellement génial. Le « Chant de l'Aube », de Philippe-Emmanuel Bach, est une page dramatique autant que descriptive, d'une belle venue.

La « Cinquième Symphonie » de Schubert est d'une exquise conception, faite de clarté, d'élégance, de joie et de goût. Ecrite pour un orchestre réduit d'amateurs, elle scintille comme un bijou finement travaillé. On y trouve toutes les qualités d'inspiration de Schubert, et M. Peellaert en a donné une exécution qui enchante les plus difficiles.

Cab Calloway.

En engageant l'orchestre du Cotton Club de New-York, dirigé par le nègre Cab Calloway, la Société Philharmonique a montré que rien ne lui reste étranger de ce qui est vivant en musique. Ce concert s'est achevé en triomphe, non par le triomphe facile que déchaîne si aisément quelque pitrerie, mais un triomphe issu de l'action puissante exercée sur les auditeurs par un art spontané et riche. Bien des musiciens se sont longtemps tenus éloignés du jazz, par suite de quelques expériences malheureuses, de quelques malentendus dont certains subsistent encore.

Musique de danse, le jazz est musique du corps. La sensibilité qui l'imprègne s'enfonce au cœur même de l'individu : il ne s'agit pas là de raffinement intellectuel, mais d'un art qui puise sa force dans un contact continu avec les grands sentiments générateurs de l'action. De là cet envoiement qui saisit l'auditeur. En se tournant vers la danse, le jazz n'a fait que retourner aux sources mêmes de la musique. Les vieux maîtres aimaient à écrire des morceaux pour faire danser, et il serait peut-être curieux de rapprocher

les arabesques sonores que dessinent différents instrumentistes de l'orchestre de Cab Calloway, tout en variant les mélodies assez courtes, de la façon spéciale dont on traitait un refrain dans les anciennes danses.

Tout cela prouve que le jazz va aux sources mêmes de la sensibilité humaine, aux sentiments éternels — joie ou tristesse — mais les exprime non par des formules tarabiscotées, mais bien par le bondissement ou la détresse du corps et de l'individu tout entier.

Concert « Pro Arte ».

Deux œuvres dominaient tout le programme du dernier concert Pro Arte : le « Duo concertant » pour piano et violon d'Igor Stravinsky, et le « Quatuor op. 10 » de Schönberg. La composition de Stravinsky comporte cinq mouvements qui opposent moins leur rythme que leur richesse mélodique, leur équilibre si précis, leur spontanéité jaillissante, si bien que ces pièces semblent être improvisées devant l'auditeur en une forme d'une perfection complète. Ici, point de recherche technique apparente ; — une confiance.

Le « Deuxième Quatuor » de Schönberg est la dernière œuvre écrite par cet artiste dans le système tonal qui y craque déjà de toute part sous les efforts d'un chromatisme qui n'est pas tout à fait détaché de celui de « Tristan ». On y trouve l'extraordinaire variété d'expression de Schönberg, sa maîtrise des formes musicales, et ces éléments y sont dominés par une sensibilité ardente. Ainsi que l'a écrit à ce propos M. Van Durme : « Créateur d'un nouveau mode d'expression issu des principes classiques, on a malheureusement considéré Schönberg comme une sorte de phénomène pratiquant une algèbre musicale compliquée, alors qu'il s'élevait ardemment contre cette conception étroite et mathématique de la musique, contre la domination de l'élément cérébral. » Certains passages, tels la fin du troisième mouvement ou le début de la quatrième partie, sont des réussites exceptionnelles qui montrent un musicien sensible aux nuances les plus ténues.

Un « Quintette » de Fogg ne manque pas d'agrément, les thèmes en sont clairs et plastiques, et l'on écoute cette composition avec plaisir. Les « Chants Hébraïques » de Milhaud conservent toute leur beauté. Quatre « Mélodies » de MM. Absil et Chevrouille. La « Guitare » (M. Absil) est une réussite, et les « Paroles pour Puck » (R. Chevrouille) contiennent des premières pages très intéressantes.

Interprétation de choix, avec Mme Paula de Backer, M. Paul Collaer, le Quatuor Pro Arte, la Société des Instruments à vent de Bruxelles et M. P. De Clercq. Le Grand Music-Hall Artistique. L'orchestre de jazz de Jack Payne est bien connu de tous les amateurs de la radio : sa formule se tient éloignée de tous les extrêmes et l'on sent un chef qui a le goût des sonorités agréables mais qui sacrifie volontiers aux éléments décidant du succès.

Mme Lucienne Boyer chante de façon bien personnelle des choses qui, grâce à son talent, se parent d'on ne sait quelle désespérance. Son action sur le public est profonde et elle tire des effets dramatiques des textes et des timbres les plus ordinaires. Entourée d'une troupe

L'événement Cinématographique le plus considérable de l'année

A L'AGORA

George Arliss

dans

La Maison

des

Rothschild

UNE PRODUCTION DARRYL F. ZANUCK

avec

BORIS KARLOFF

ROBERT YOUNG

LORETTA YOUNG

et une pléiade d'artistes en renom

20 TH. CENTURY



comprenant des numéros intéressants, elle a donné une série de spectacles fort agréables.

J. WETERINGS.

Calendrier des Concerts

MERCREDI 25 Avril : — à 20 h. 30, en la Salle de Musique de chambre du Palais des Beaux-Arts : Récital de violon Arigo Pelliccia.
JEUDI 26 Avril : — à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Concert extraordinaire, au bénéfice de l'Orchestre Symphonique de Bruxelles, sous la direction d'Erich Kleiber.
LUNDI 30 Avril : — à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Orchestre Philharmonique de Vienne, sous la direction de Bruno Walter.
MERCREDI 2 Mai : — à 20 h. 30, au Conservatoire : Concert Guller.

Communiqués

THEATRE DE LA MONNAIE

Mercredi 25 avril, Lohengrin. — Jeudi 26, Mignon. — Vendredi 27, Sigurd. — Samedi 28, en matinée, Les Pêcheurs de Perles, Myosotis. En soirée, Lohengrin. — Dimanche 29, en matinée, Esclarmonde. En soirée, Faust. — Lundi 30, Thaïs.

LE PLATEAU 33

Le prochain spectacle de la compagnie « Le Plateau 33 » se donnera les 30 avril 1^{er} et 2 mai, à 20 h. 30, en la Salle Barcelonne, 11, Montagne aux Herbes Potagères. Au programme : Magie rouge, trois actes de Michel de Ghelderode.
Prix des places : 10 francs le 30 avril ; 5 francs les 1^{er} et 2 mai.

LE CINÉMA

La revue des films

RAPT, de Kirsanoff.

Le scénario, sans grand intérêt, est tiré du livre de Ramuz : « La Séparation des Races ».

L'action est lente, le dialogue quasi inexistant (ce qui n'est pas toujours un mal). Mais l'image est sans défaut, et il y a quand même la partition de Honegger et le visage de l'émouvante Nadia Sibirskaïa, qui vaut toutes les Annabella des deux continents.

ROMAN SCANDALS, de Frank Tuttle.

Eddie Cantor, charmant, lunaire, délicieusement absurde. Et les légions de filles splendides qui peuplaient déjà « Kid from Spain ».

De l'entrain, de l'humour, des intermèdes parfaitement réglés, de l'anachronisme de la meilleure veine.

Un film drôle.

CLUB DE MINUIT.

Les réalisateurs de ce film ont voulu, visiblement, recommencer le délicieux « Trouble in Paradise », de Lubitsch. Sans y parvenir d'ailleurs, malgré le charme d'Helen Vinson et la souplesse de l'équivoque George Raft.

Il est vrai qu'un doublage maladroit rend tout jugement impossible.

ANNA ET ELISABETH, de Frank Wysbar.

Sans doute, le visage émouvant de Dorothea Wieck et Hertha Thiele rachète-t-il beaucoup de choses. Mais il n'en reste pas moins que ce film, d'une technique adroite en dépit de longueurs excessives, témoigne d'un lyrisme de qualité douteuse, et n'évite pas toujours l'emphase ou, ce qui est pis, l'ennui.

LA MAISON DES ROTHSCHILD, d'Alfred Werker.

Un film de propagande judéo-capitaliste, mais bien fait (si l'on excepte l'épi-

STUDIO du Palais des Beaux-Arts

DOROTHEA WIECK
HERTHA THIELE

les célèbres vedettes de
« JEUNES FILLES EN UNIFORME »
dans

ANNA et ELISABETH

NOTEZ QUE...

le prix de l'abonnement au ROUGE ET NOIR jusqu'à fin 1934 n'est plus que de

TRENTE FRANCS

que l'on peut verser à notre Cpte Ch. Post. 2883.74.

Vous abonner au ROUGE ET NOIR représente l'aide la plus effective que vous puissiez lui apporter.

logue, en couleurs dites naturelles) et remarquablement joué par George Arliss. De la « belle ouvrage » dans toute l'acceptation du terme.

SPECTATOR.

BIENTOT un grand Chef-d'œuvre :



ALICE TISSIER dans le merveilleux-Film
Madame Bovary

CARREFOUR

5, PLACE MADOU, 5

présente le chef-d'œuvre du cinéma polonais :

La Légion de la Rue

« LEGION ULICU »

Film d'Alexandre Ford.

Un second « Chemin de la Vie » !

Enfants admis.

B. R. D. B.

Bureau de Recherches et de Documentations Bibliographiques
M. C. V. DIEU
25, chaussée de Wavre
BRUXELLES
— (Porte de Namur) —
ACHAT - VENTE - Commissions - Expertises - Inventaires - Conseils - Recherches - Editions - Publicité - Reliures - Spécialités d'ouvrages de Philosophie, Sociologie, Economie, Politique, Religion, Sciences occultes, Franc-maçonnerie, Sexologie, Arts, Revues, Publications.

L'Eglise et la guerre

Comment l'Eglise prépare et entretient les esprits

Le cas de conscience est, certes, un des points sur lesquels l'Eglise semble ne pas vouloir tergiverser.

« Lactance, le Cicéron chrétien, proclamait : « L'homicide est toujours injuste ». Et Saint-Basile, le grand évêque de Césarée voulait que ceux qui avaient pris part à n'importe quelle guerre, fussent éloignés de la communion durant trois ans.

L'Eglise ne regarde pas à quelques coups de canif quand il s'agit de respecter des textes ou des contrats. Elle le fit d'une maîtresse façon avant 1914 déjà.

Le droit ecclésiastique qui, en cette matière, est formel, se trouvait, par suite des récentes lois françaises, dans une impasse quelque peu délicate. En effet, tout prêtre qui prend part à des hostilités est frappé d'irrégularité ; cela mettait le clergé dans une situation des plus embarrassantes, puisque d'une part, s'il suivait les prescriptions de l'Eglise, il ne pouvait porter les armes, ni s'en servir, mais en agissant ainsi, il désobéissait aux

lois de son pays.

Entre la loi de Dieu et la loi des hommes, il devait choisir. Afin d'éviter de perdre les avantages célestes, et pour ne point récuser les avantages terrestres, la sacrée pénitencerie vint à son aide et la question fut tranchée par une décision importante.

« Si ces prêtres sont vraiment des combattants, écrit le chanoine O. Gouget dans « La Guerre allemande et le catholicisme », on ne peut dire cependant que ce soit de leur plein gré. En France, le service militaire est obligatoire pour tous les hommes valides sans exception ; le prêtre incorporé dans le service armé subit une nécessité de fait qu'il ne dépend pas de sa volonté d'éviter, et si la guerre l'expose à contracter l'irrégularité, ce ne peut être que le résultat d'une contrainte que les circonstances lui imposent. »

Pour remédier à cet état de choses qui pouvait devenir pénible pour certains, le 18 mars 1912, la Sacrée Pénitencerie promulgua l'acte suivant :

« 1^o Que dans le cas où les clercs auraient encouru l'irrégularité en combattant, les effets de cette irrégularité seraient provisoirement suspendus ;

2^o Qu'en conséquence, les clercs combattants peuvent agir pendant la durée des hostilités comme si l'irrégularité n'existait pas, c'est-à-dire, d'une part, administrer, d'autre part, recevoir les sacrements.

3^o Que cette permission d'agir provisoirement, tant que dure la guerre et comme si l'irrégularité n'existait pas, ne supprime pas cependant cette irrégularité, si elle a été contractée ; que, par conséquent, une fois la paix signée, le clerc combattant est tenu de recourir à l'autorité compétente pour s'en faire relever, s'il y a lieu. »

Ainsi était résolue provisoirement la situation canonique de ceux que des circonstances imprévues auraient contraints en tant que soldats, à prendre part aux massacres et leurs inquiétudes de conscience étaient à l'abri de toute sanction puisque l'autorité ecclésiastique les couvrait.

« Quand parut en 1912, cette décision de la Sacrée Pénitencerie, écrit A. Lapeyre, dans le monde des croyants, personne ne s'en émut. Les lâchetés individuelles se trouvèrent fort bien de n'avoir pas à désobéir à la loi des

hommes. Et, cependant, comme les âmes auraient dû bondir d'indignation ! Eh, quoi ? Un prêtre de Jésus-Christ a maintenant le droit de par le Pape, avec ses mains teintes du sang de son frère, de marquer au front l'enfant qui vient de naître, et de lui dire : « Je te baptise ! Je te pardonne ! » Il a ce droit ! Le prêtre, les mains poisseuses du sang d'Abel, peut prendre l'hostie consacrée, le corps immaculé de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le donner à manger aux fidèles... »

Mais il y eut mieux, et ceci me semble significatif : la falsification du catéchisme.

★ ★

Coïncidence ou non, cela se passa un mois à peine avant le déclenchement de la guerre.

C'est G. Dupin (Ermenonville), un écrivain probe et intègre, qui dénonça, en des livres admirables de documentation précise et riche, les mensonges de la guerre 1914-1918, qui signala le fait.

En quoi consistait la fraude ? Le cinquième commandement de Dieu dit : « Homicide, point ne seras, de fait, ni volontairement ! » Nous le connaissons tous plus ou moins pour l'avoir marmotté dans notre jeunesse, pour l'avoir entendu de nos condisciples et amis.

Or, le 2 juillet 1914, nous voyons ce cinquième commandement subit une légère retouche qui pouvait passer inaperçue pour beaucoup, car ne lit-on point et ne répète-t-on point avec une distraction proverbiale et tellement machinalement, ces commandements. Que s'était-il passé ?

Avec beaucoup de droitesse, le cinquième commandement était devenu un non-sens, voire une hérésie ; jugez-en : « Homicide, point ne seras, sans droit, ni volontairement ! »

Le « de fait » s'était mué en « sans droit », ce qui signifiait en réalité, qu'il était permis d'être homicide, car, en fait, le droit, c'est tout et rien. Grâce à sa complicité, on peut tout justifier, n'avons-nous pas vu la guerre du droit ? Alors...

Faut-il voir, en cela, une certaine préparation spirituelle de l'Eglise à la guerre et la grande prévoyance de cette dernière vision d'un conflit imminent afin que, sous prétexte d'obéir à Dieu, les prêtres et les croyants ne donnent pas l'exemple de la désobéissance aux rois et aux princes ?

Serrons de plus près les faits ; le catéchisme, selon R. Chardon, date du 2 juillet ; il a dû être imprimé avant. Or, l'attentat de Sarajevo a lieu le 28 juin 1914 ; il y a de bien extraordinaires anti-

cipations, comme l'écrit A. Lapeyre. « La guerre peut éclater, il ne manque pas un bouton de guêtre. » Non, pas même le petit catéchisme pour partir au front.

L'Eglise, dont le chef spirituel est « l'homme le mieux renseigné du monde », a dit Aristide Briand, semble avoir tout prévu, informée qu'elle était de ce qui se préparait. Ce catéchisme ne fut point tripotouillé sous la seule responsabilité de l'archevêque ; il y eut consentement tacite tout au moins du supérieur infaillible, le Pape, et n'est-ce pas le journal ultra-catholique « La Croix » qui reconnaissait que Pie X avait fait « à plusieurs prélats, des confidences douloureuses affirmant que 1914 verrait certainement la guerre éclater. » Le Pape attendait la guerre, il la savait inévitable.

La complicité de l'archevêque de Paris avec Poincaré est un fait, et par voie de déduction, nous pouvons dire que le Vatican joua son rôle, c'est pourquoi il était nécessaire qu'une nouvelle édition du catéchisme soit publiée dans lequel était énoncé le droit pour un parfait chrétien, de verser le sang de ses frères en humanité.

Quand vint la guerre, l'hésitation était annihilée, et durant le déchainement scrupules et retenue ne furent plus de mise.

Hem DAY.

le ROUGE et le NOIR

Séance du 18 avril

La maternité consciente Pour et contre la limitation des naissances

Il eût été difficile, pour introduire ce débat, de trouver meilleur orateur que Mme Isabelle Blume. C'est que, pour elle, ce problème de la limitation des naissances n'est point seulement question de statistiques démographiques, d'eugénique ou d'impératifs moraux; Mme Isabelle Blume attache sans doute de l'importance à ces éléments, mais, avant tout, avant l'intelligence, c'est le cœur chez elle qui dicte ses raisons.

Aussi bien, n'a-t-elle une expérience déjà longue de l'existence des femmes de la classe ouvrière et n'est-elle amplement renseignée sur ce que l'enfant apporte souvent de misère accrue dans les ménages?

Elle cite des faits: 80 p. c. des enfants de chômeurs sont débiles ou pré-tuberculeux; 48 p. c. d'enfants dans les écoles bruxelloises sont des arriérés pédagogiques, presque des débilés mentaux... Dans ces conditions, est-il souhaitable de prêcher la repopulation? Ne serait-il convenable et humain d'accorder d'abord aux enfants les soins auxquels ils ont droit et de payer à leurs parents des salaires qui permettent de les nourrir?

Hypocrisie des lois punissant l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. Qu'on aille voir dans les hôpitaux et les cliniques, le nombre de femmes victimes de « fausses couches » pratiquées par des avorteuses ou par une voisine. Il n'est quasi point de ménages ouvriers qui ignorent cette pratique, et c'est fort compréhensible pour qui connaît la vie d'une femme du peuple. Isabelle Blume, avec émotion, peint cette vie, faite de sacrifices et de labeur. Vie besogneuse et misérable. Non, l'enfant n'est pas bien accueilli chez les pauvres. On nous dit, lorsque nous préconisons la limitation volontaire des naissances, que nous détruisons chez les femmes du peuple tout sens moral et le sens de la famille.

Les mêmes qui nous font ce reproche admettent cependant fort bien certains mariages monstrueux de dégénérés et d'idiot. Et ils estiment que nous avons tort d'attirer l'attention des parents sur les responsabilités qu'ils prennent en donnant la vie, responsabilité physique et responsabilité morale. L'enfant doit être sain et doit pouvoir être élevé conven-

ablement. Dans ces conditions, l'enfant est bien souvent une formule de salut pour la mère et la maternité devient une joie de très haute qualité.

Ce n'est pas leur faute, aux femmes du peuple, si cette joie leur est presque toujours refusée, si l'enfant ne représente pour elles, la plupart du temps, que de nouvelles charges et une pauvreté accrue. Aussi, espérons-nous voir établir, un jour, une société meilleure où les femmes ne devront plus craindre de mettre des enfants au monde, de peur qu'ils n'y meurent de faim. Très longuement, le public du « Rouge et Noir » ovationne Mme Isabelle Blume. L'écrivain flamand Geert Grub — qui, précisément, vient d'écrire un ouvrage au sujet de la limitation des naissances — après avoir marqué que s'il y a intérêt à une semblable limitation, ce n'est point qu'il y ait surpopulation, puisque à l'heure actuelle on détruit des monceaux de produits et qu'on prétend qu'il y a surproduction. Parlant également de la loi punissant l'avortement, M. Geert Grub en indique toute la faiblesse lorsqu'il affirme, chiffres à l'appui, qu'on estime à 150,000 le nombre annuel d'avortements en Belgique, alors qu'il n'est prononcé qu'une cinquantaine de condamnations. Cette loi est non seulement absurde, mais encore criminelle dans ses conséquences; puisque il est impossible d'empêcher les avortements, ne serait-il plus humain et plus rationnel de les laisser pratiquer par des médecins plutôt que par d'équivoques faiseuses d'anges?

Léo Campion apporte une note gaie dans ce débat. Le voici qui parle à peine et déjà la salle s'esclaffe... C'est un feu roulant de boutades, de calembours et de mots drôles. Il parle de la Bible, de Platon et de Malthus: tout cela n'a jamais paru aussi amusant. Ah! la limitation des naissances est loin de satisfaire Campion; il prêche la suppression des naissances, le bougre! Comme tel chansonnier, jadis, il dénonce le lot de l'enfance: « chair à travail, chair à canons ». Mais le voici, concluant sur un mode plus gai... Léo Campion, joyeux comère, face hilare, conteur de sonnettes, cœur d'or et langue subtile, n'es-tu de Bourgogne, fils de Colas Breugnot?

Et voici l'économiste M. Rod Langbank, qui nous apporte chiffres et docu-

ments... La limitation des naissances dans le but que lui assignait Malthus? Malthus s'est trompé. Si l'on tient compte du formidable accroissement des moyens de production et de la faible natalité, il y a dépopulation plutôt que surpopulation. Le monde qui ne nourrit que 3 milliards d'hommes pourrait en nourrir 200 milliards. Non, la crise n'est pas provoquée parce qu'il y a trop d'hommes sur la terre. Il y a d'autres raisons, d'autres remèdes. La limitation des heures de travail apporterait certainement des résultats plus satisfaisants.

M. R. Langbank pense donc que ce n'est que d'un point de vue moral que l'on peut défendre la maternité consciente. Vu sous cet angle, les partisans de la limitation des naissances ont raison.

M. Beublet a tenu — à très juste titre — à préciser dans ce débat la position de l'organisation dont il s'occupe activement: le Secours Ouvrier International. Il n'envisagera que le cas des femmes du peuple, puisque la bourgeoisie n'est pas touchée par les lois sur l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. Il réclame l'abrogation de ces lois qui ne peuvent qu'approfondir la misère de la classe ouvrière et qui provoquent indirectement la mort de milliers de femmes qui ont dû pratiquer l'avortement dans des conditions désastreuses. A ce sujet, M. Beublet signale la législation intelligente qui a cours en U.R.S.S. et conclut qu'aussi longtemps que le socialisme ne sera pas réalisé ici, le problème restera sans solution.

Enfin, voici le sixième orateur, le docteur Imianitoff, qui n'aura pas la tâche aisée, puisqu'il doit ajouter quelque chose à ce débat, après tant d'interventions heureuses. Il répond d'abord à M. Beublet. Ce problème n'est pas un problème de classe mais d'ordre universel. Il dit pourquoi et indique les dangers de l'avortement, même pratiqué par un médecin. C'est aux moyens anticonceptionnels qu'il faut avoir recours. Et il démontre les progrès que cette thèse à faits dans divers grands pays, et même parmi les esprits religieux...

Le débat public ne sera pas fort long, et c'est plutôt à la tribune que nous assisterons à une dernière controverse dont le docteur Imianitoff tirera les conclusions à la satisfaction de tous.

Jeune fille, excellente sténo-dactylo, parfaite connaissance du français; flamand; très bonnes notions d'anglais; cherche occupation auprès avocat, architecte, médecin de préférence.

Ecrire au journal sous initiales O. D.

Récital de poésie

Mlle Suzanne Bia a donné, vendredi, au Palais des Beaux-Arts, un récital de poésie qu'on n'attendait pas sans impatience: le programme, en effet, promettait beaucoup.

On est heureux de dire que ces promesses ont été tenues. Qu'il s'agit de classiques, comme La Fontaine ou Musset, ou de modernes comme Verlaine, Paul Fort, Gide, Valéry, Claudel ou Supervielle, elle unit, dans les textes, une intelligence et une finesse surprenantes.

Elle sut montrer qu'elle avait du souffle et de l'envolée en récitant un long poème de Gide sans fatiguer son public, au contraire; elle sut triompher des embûches dont Claudel et Valéry ont émaillé leurs œuvres, et si Valéry n'en sortit pas entièrement indemne, c'est que Mlle Suzanne Bia avait choisi un poème particulièrement difficile.

Un choix, heureux par ailleurs, avait présidé à l'ordonnance de ce récital.

Chemins de fer du Nord français

Billets à prix réduit pour les stations Balnéaires, Thermales et Climatiques

Si vous désirez faire une cure dans les stations thermales ou climatiques françaises, ou passer vos vacances au bord de la mer, vous pouvez obtenir des billets d'aller et retour à tarif très réduit, dès le point frontière d'entrée en France.

Les billets à prix réduit pour stations thermales ou climatiques sont délivrés du 1^{er} mai au 25 juin et du 20 août au 30 septembre; les billets pour stations balnéaires du 25 mai au 30 septembre.

La réduction est de 20 à 30% suivant la distance parcourue et la classe utilisée.

Pour renseignements, billets, location des places, etc., s'adresser soit aux Agences de voyages, soit aux Bureaux communs des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles (téléphone 17.61.57); boulevard de la Sauvenière, 10, à Liège.

Au Club du Faubourg

Jeudi 26, avril, à 20 h. 30, Salle des Sociétés Savantes, le débat sur *L'Architecture d'aujourd'hui. Toits ou terrasses? L'exposition de 1937. Les jeunes gens et l'Art*, avec les architectes Clozier, Fischer, Chappay, etc. et les étudiants.

Samedi 28, à 14 heures, Cinéma Denours, séance avec l'illustre poétesse Rosemonde Gérard sur *Les masques de l'Amour. Les auditions discutées*, avec Andrée Baer-Thérond et sa troupe.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée: 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 20 fr. s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 25 avril, à 20 h. 30 :

Débat-spectacle avec le concours des Renaudins

Mmes J. COLLINET, E. DUTRIEUX, L. GRAY, M. M. HERDIES, F. MICHEL, S. PETREL, G. ROLAND, S. SANDER, A. THIRY.

MM. F. ABS, Ch. BISTEAU, E. CHALEUX, J. HENDRICKX, G. HUNNINGK, A. MARDAGA, J. P. REUTER, J. RUYMEN, H. SCHONAU, F. SQUINQUEL, M. WERY.

sous la direction de Mme RENAUD-THEVENET

La poésie et le public Mission de l'interprète

La poésie est-elle accessible aux foules? Est-elle faite pour être lue ou entendue? Les interprètes trahissent-ils le poète? Le chœur parlé sert-il la poésie? Le récitant fait-il œuvre de création? L'action de Mme Madeleine Renaud et des Renaudins.

Le débat sera ouvert par

M. Charles PLISNIER, homme de lettres.

RECITATIONS ET CHŒURS PARLES

par LES RENAUDINS :

1. FUNERAILLES, de Pierre Bourgeois;
2. DELUGE, de Charles Plisnier.

Débat public

avec le concours de

MM. George BOHY, Pierre BOURGEOIS, PIETTE et Charles PLISNIER, notamment.

Mercredi 2 mai, à 20 h. 30 :

Débat public sur ce sujet :

La censure est-elle rétablie en Belgique?

La Constitution permet-elle d'interdire, sans jugement, la vente d'œuvres licencieuses et d'œuvres dites subversives?

L'interdiction au transport n'est-elle un moyen hypocrite pour le gouvernement de rétablir la censure? La Constitution prévoit-elle cette forme déguisée de censure? Les journaux politiques et pacifistes tels *L'Humanité*, *le Semeur*, *De Wapens Neder*, interdits actuellement au transport sont-ils dangereux pour la moralité publique ou pour le gouvernement?

La Société Nationale des Chemins de fer a-t-elle le droit d'interdire la vente de certains livres dans les bibliothèques des gares? Pourquoi cette sorte de censure s'exerce-t-elle toujours contre des écrivains belges? Parmi les livres ainsi interdits figurent ceux de MM. René Golstein et Willy Koninckx: ces livres sont-ils contraires à la morale?

graphes?

Orateurs inscrits ou invités :

MM. Joseph DE DECKER, administrateur des Bibliothèques des gares;

Jean FONTEYNE, avocat à la Cour;

René GOLSTEIN, homme de lettres;

Willy KONINCKX, homme de lettres;

M. LERAT, avocat à la Cour;

Jean MALLINGER, avocat à la Cour;

A. VAN OMMESLAGHE, avocat à la Cour;

Marcel VAUTHIER, avocat à la Cour.

Pour suivre, des débats sur :

Faut-il s'enrôler dans un parti? Lequel?

Pour ou contre la chasteté?

Le front unique de gauche est-il réalisable?

Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social

Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant

L'Organe des générations montantes

CONTRE...

une presse marchande et vendue...
une politique à la petite semaine...
une littérature de salon et d'académie...
l'abêtissement des masses...

POUR...

une littérature saine et constructive...
une vie nouvelle et équilibrée...
une organisation rationnelle...
la vérité et la justice...

LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vous amis. Diffusez ce journal.

30 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Samedi prochain, le 28 avril, s'ouvrira la Semaine du Livre Belge. Elle est organisée, comme les années précédentes, d'ailleurs, par le « Cercle Belge de la Librairie » avec le concours de l'Association des Ecrivains Belges. Cette année aura lieu, au Palais des Beaux-Arts, du 28 avril au 8 mai, une très belle exposition. On y vendra des livres belges de langue française.

En outre, les libraires sont invités à consacrer une vitrine ou une partie de vitrine aux livres d'éditeurs belges. Bref, un gros succès en perspective.

OOO A l'occasion du X^e anniversaire de la disparition du *Disque Vert*, l'ancien comité de cette revue, à Bruxelles, publiera, fin mai prochain, un fort volume intitulé: *Rencontre au « Disque Vert »*, auquel collaborent les meilleurs anciens collaborateurs de la revue: Marcel Arland, Franz Hellens, André Gide, Jules Supervielle, Jouhaud, André Salmon, Max Jacob, Henry Michaux.

Ce volume sera tiré à 500 exemplaires numérotés.

OOO De Michel Duran, dans *Marianne*, sous le titre *Eloge de la critique*: « Si la plupart de mes confrères n'aiment pas la critique et ne lui reconnaissent ni autorité, ni utilité, je tiens à affirmer que je la trouve nécessaire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle

1934 a été décernée à un jeune architecte, soit d'une grande efficacité, je ne crois pas qu'elle ait une grande influence sur le sort d'une pièce, mais elle peut être utile à l'auteur, si celui-ci n'est pas trop certain de son génie, s'il veut bien admettre qu'il lui est possible de se tromper.

Puis, ce trait énergique: *A mon avis, la critique n'a qu'un tort, c'est de n'être pas assez sévère, ni assez scrupuleuse. Je reproche à la plupart de nos critiques de ne pas faire leur métier assez sérieusement, de trop céder à la camaraderie confraternelle et d'attacher trop d'importance à l'étiquette.*

C'est bien l'éloge de la critique, Michel Duran, mais du critique, l'exécution...

OOO Dans le même numéro, un excellent essai de Benjamin Crémieux sur: *Maupassant, homme de gauche*. Maupassant, écrit Crémieux, dont on verra sans doute la résurrection avant dix ans, « est aréligieux, antimilitariste, internationaliste, républicain sans la moindre ostentation, avec l'ingénuité du bon sens le plus tranquille. Il ne se prive pas de railler les démocrates, mais il ne cesse jamais de préférer la démocratie et de compter sur elle. »

OOO La *Gazette de Voss* vient de cesser sa publication. C'était le plus vieux journal de Berlin. Elle paraissait depuis 230 ans. Les premiers journaux européens — lisons-nous dans *Toute l'Edition* — furent des journaux de langue allemande: *Le Journal de Franckfort* fut créé en 1615; Berlin eut son journal en 1617; Nuremberg en 1620.

Le premier journal anglais date de 1622, le premier journal italien de 1630; le premier journal français de 1631. C'est la fameuse *Gazette* de Théophraste Renaudot.

OOO Le XXXV^e anniversaire de la revue *Le Thyrs* sera célébré en mai. Un numéro d'anniversaire sera réservé exclusivement à la collaboration antologique des fondateurs et du groupe actuel de la revue.

OOO La page hebdomadaire du *Vooruit*, de Gand, réservée à la vie littéraire est

toujours excellente. Celle du dimanche 15 avril contient une étude, abondamment illustrée, sur Daumier, par Gust Van Hecke: « *Een genaai kunstenaar voor wien de kunst een sociaal wapen is* », un article de R. Minne sur *La Comédie de Charlevoix*, par Drieu la Rochelle, et un article de Nico Rosti, sur « *Maulwürfe* (Les Taupes) par Adam Scharrer, un requéreur vigoureux contre le troisième Reich: *De strijd der kleine boeren en boerenknechten tegen hun onderdrukkers*.

OOO Dans la *Revue Belge*, M. Jean Larcena consacre un essai à l'auteur de « *Climats* »: André Maurois ou le succès et tente de dégager la vraie personnalité du romancier en le situant au milieu de lambeaux de textes, arrachés à un dizaine de ses œuvres. Lamentable résultat.

Le même numéro contient la suite de l'enquête sur « *Faut-il réformer l'Etat?* » et les réponses de MM. L.-G. Hellebaut, Pierre Daye, Henri de Man, Henry Van Leynseele, Marcel Vercrusse.

OOO André Claudet prépare une série d'études sur la littérature prolétarienne en Flandre, sous le titre de « *De Roode Literatuur in Vlaanderen* ».

OOO Une cité d'artistes, à Moscou.

On construit actuellement — écrit *Monde* — une cité pour artistes, se composant de dix grands immeubles et quatre maisons de studio. La cité comprend également un grand pavillon d'exposition, un club, une crèche, un lavoir, des garages, etc. Les maisons seront décorées artistiquement. Deux maisons, à cinq étages, sont déjà achevées et donnent une idée de l'aspect que la cité offrira après son achèvement. Les studios sont bâtis en verre, donnant des conditions de lumière idéales. La plus grande partie des ateliers sera mise à la disposition individuelle des artistes, tandis qu'une petite partie sera réservée à l'usage commun.

OOO Le prix d'architecture Van de Ven, M. Dedoyard, pour l'école primaire qu'il a

construit aux environs de Liège. Rappelons que le prix a été attribué pour la septième fois, et on relève au palmarès de ces dernières années les noms de MM. P. Verbruggen, De Koninck, Brunfaut, Eggerich, Van Neuten et Obozinski.

OOO Dans *Beaux-Arts*, de Paris, un article de M. Paul Kirchhoff, attaché au Musée d'Ethnographie, sur les *Peintures rituelles des Indiens*. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède actuellement une collection importante de peaux peintes, aux dessins soit purement pittoresques, soit purement symboliques. Ces peaux de buffle, de bison, d'élan ou de daim, peintes avec une grande variété de styles, représentent un art disparu depuis fort longtemps, en même temps sans doute que les civilisations, dont il était le produit.

OOO Les Editions Rieder annoncent comme devant paraître en avril et mai: *La révolte du fils*, par Guglielmo Ferrero, *L'Œuvre de M. K. Gandhi*, le tome IV et dernier de *l'Histoire de la Révolution russe*, par L. Trotsky, et *Angelica*, livre posthume de Léo Ferrero.

Sadi de GORTER.

Pour être au courant

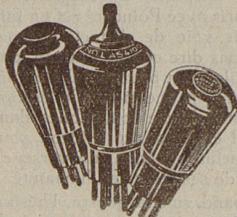
il faut lire

LES BEAUX-ARTS

moniteur de la vie artistique publié par le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

ABONNEMENT (40 numéros)

35 FRANCS



TUNGSRAM

A.-H. BOLYN 75, rue Van Aa, NL.